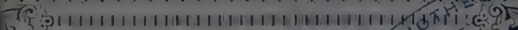
Leblond de Brumath, Adrien
Monseigneur Ignace Bourget



MONSEIGNEUR IGNACE BOURGET

ARCHEVÊQUE DE MARTIANOPOLIS

(ANCIEN ÉVÊQUE DE MONTRÉAL)

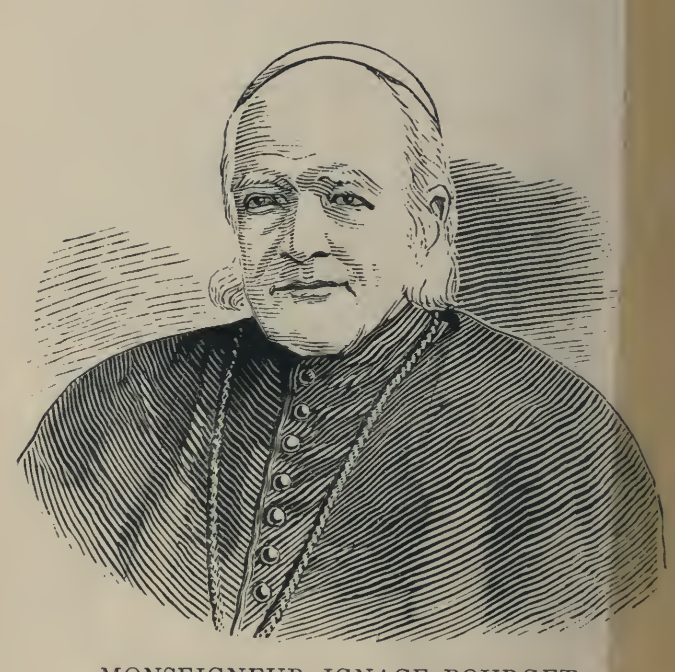
PAR

A. LEBLOND de BRUMATH

Auteur de la vie de Mlle Mance
Membre Correspondant de la Société de Géographie de Lille
Bachelier ès lettres de l'Université de France

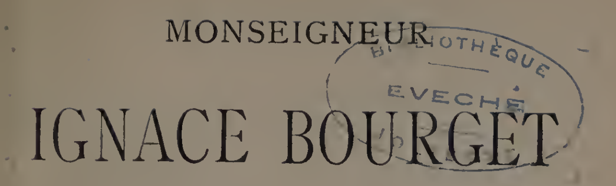
MONTRÉAL
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME
1885





MONSEIGNEUR IGNACE BOURGET

ARCHEVÊQUE DE MARTIANOPOLIS.



MONSEIGNEUR

IGNACE BOURGET

ARCHEVÊQUE DE MARTIANOPOLIS

(ANCIEN ÉVÊQUE DE MONTRÉAL)

PAR

A. LEBLOND de BRUMATH

Auteur de la vie de Mlle Mance
Membre Correspondant de la Société de Géographie de L...
Bachelier ès lettres de l'Université de France

MONTRÉAL
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME
1885

Déclaration de l'auteur.

Si nous donnons dans ce recueil le titre de *saint* à Mgr Bourget, nous déclarons que c'est uniquement pour nous conformer à l'usage reçu parmi les fidèles, qui donnent quelquefois cette qualification de saint aux personnes d'une piété généralement reconnue, et qu'en cela nous n'avons pas le dessein de prévenir le jugement du souverain Pontife, à qui nous soumettrons toujours (comme nous l'espérons de la miséricorde de Dieu) nos sentiments, nos écrits et notre personne.

AVANT-PROPOS.

Transiit benefaciendo.
Il a passé en faisant le bien !

C'est avec un frémissement de douleur qui a son écho dans tous les cœurs vraiment canadiens, que nous avons écrit ce mot en tête de notre ouvrage : " Il a passé ! " Sans doute ce mot est rempli d'espérance et d'immortalité ; il rappelle à tous que celui que nous pleurons au milieu d'un deuil aussi universel que patriotique, et qui n'a peut-être jamais eu un pareil retentissement dans notre pays, n'est mort et perdu que pour nous, et que ce jour qui fait couler nos larmes annonce

cependant la naissance au ciel de notre père et vénéré pontife : *Hodie natalis reverendissimi patris nostri in cælo !* pour nous seuls la douleur est complète, et la désolation universelle.

Sonnez donc votre glas funéraire, cloches de Ville-Marie ; les rives du grand fleuve vont le répéter aux vallées ; il va trouver un écho dans les palais comme dans les chaumières, car toutes les familles ont perdu un père, et le pays un apôtre vénéré. Un cri de douleur, un profond sanglot s'élève des entrailles de notre terre, qui ne veut plus être consolée, parce que son incomparable évêque n'est plus !

Passons au moins ces jours de deuil à nous raconter sa vie, et à nous édifier par ses vertus ; c'est la suprême consolation des enfants près du lit de mort d'un père, c'est celle que nous nous sommes donnée, et que nous offrons à nos amis.

———

CHAPITRE PREMIER.

ENFANCE DE MGR BOURGET.

Quis, putas, puer iste erit ?
(Evang.)

Qui croyez-vous que devienne cet enfant ?

Il y a deux siècles, un voyageur rempli de foi gravissait les degrés de Notre-Dame de Chartres : c'est le sanctuaire vénéré de la France, et la légende raconte qu'avant même qu'il existât, les druides y avaient dressé, au fond d'un dolmen, un autel à la Vierge qui devait enfanter : *Virgini pariturae !* Notre villageois ne songeait guère aux récits des historiens et des érudits, mais son regard contemplait avec ad-

miration cette merveille de l'art gothique qu'il ne devait plus revoir ; ces contreforts et ces rosaces, ce triple portail sous les voûtes duquel l'artiste avait fait saillir de la pierre toute une merveilleuse épopée de saints et d'anges. Il se pencha sur l'un des angles du temple de Marie, et il traça lentement et patiemment sur la pierre un nom qui devait être un jour la gloire de notre pays. Sans doute, les lettres qu'il traça ne rappelaient guère le ciseau des artistes inspirés qui avaient construit cette cathédrale, mais elles furent épelées par les anges ; et Marie garda dans son cœur ce nom prédestiné : elle se promit de protéger au-delà des mers ce pauvre Bourget, qui ne voulait pas être oublié d'elle, et de bénir sa race.

Deux siècles plus tard, un évêque illustre déjà par ses travaux et ses vertus était accueilli par les chanoines de Chartres, et se dirigeait vers l'angle où son aïeul, le pieux aventurier parti pour le *pays de Canada*, avait laissé son nom. Les lettres n'étaient pas effacées : le récit de l'aïeul était exact, et Mgr Ignace Bourget, tombant à genoux devant cet humble monument de famille, laissa couler de son cœur une de ces éloquentes prières dont lui seul et les saints ont le secret.

Dieu se souvient ! En relisant dans les différents diocèses de la France les noms des prêtres martyrisés sous la Terreur, et en les comparant avec le catalogue actuel des prêtres de ces mêmes régions, nous avons été surpris d'en retrouver tant de semblables ; il nous semblait que c'était en vain que l'on décimait la tribu d'Aaron ! Dieu se souvient ; nos faibles yeux, qui brillent si peu de temps, ne peuvent suivre les fils de sa Providence : elle n'en continue pas moins sa marche en accomplissant ses desseins sur les pays, les individus et les familles. Puisse-t-Elle recevoir une nouvelle glorification du récit par lequel nous avons voulu commencer cette histoire !

Qu'advint-il du voyageur aventureux ? —Ce qu'il arriva d'un grand nombre de colons accourus en ces contrées encore plus avec le désir d'évangéliser les sauvages et de mourir martyrs que dans l'espérance de faire fortune : il vécut et souffrit, et laissa à sa famille un nom honoré et de saints exemples. Il semble que ce fut le principal patrimoine de la famille jusqu'au jour où naquit l'illustre évêque dont nous racontons la vie.

Du côté maternel il descendait du fa-

meux Guillaume Couture, le glorieux martyr dont parle notre histoire canadienne, qui avait continué en Canada les traditions de piété de Claude Bourget de Blois (diocèse de Chartres), le dévot serviteur de Notre-Dame.

Il était le onzième enfant de Pierre Bourget et de Thérèse Paradis : mais il n'était pas le dernier ; deux nouveaux membres complétèrent le cercle de la famille, et les parents ne pensèrent jamais que ce nombre fût de mauvais augure. Ils avaient raison, car si la bénédiction du ciel se reposa principalement sur Ignace, ses frères furent dignes de lui et de ses pieux parents.

L'humble demeure où naquit, le 30 octobre 1799, Mgr Ignace Bourget, était située dans une concession de la paroisse de la Pointe Lévis nommée *Arlaka*.

Son premier maître fut M. Gingras, de la paroisse de Beaumont, mais son éducation classique se fit au séminaire de Québec. On a coutume de citer quelques épisodes de l'enfance des hommes dont on raconte la vie, pour en tirer un augure pour l'avenir. Nous pensons que souvent, en effet, se manifestent dès le premier âge

des indices d'une intelligence ou de qualités supérieures ; nous croyons pourtant qu'on ne les remarque ordinairement que plus tard, et que bien peu de petits prodiges annoncés au monde comme des êtres merveilleux tiennent les promesses qu'ils ont données.

Il peut même arriver, et il arrive souvent qu'un enfant destiné à un avenir extraordinaire ne donne d'abord aucune marque de sa fortune à venir, soit modestie, ou timidité, lenteur de développement, ou quelque autre cause ; les plus clairvoyants ne distinguent en lui rien de particulier, et s'étonnent après quelques années de voir ce jeune homme si commun d'aspect, peut-être même si insignifiant, arriver à conquérir toutes les distinctions et toutes les gloires.

Nous avons raconté l'histoire de cet aïeul de Mgr Bourget qui grava lentement, péniblement, patiemment son nom, lettre par lettre, sur les pierres de la cathédrale de Chartres : voilà le symbole de la vie que nous racontons. L'illustre archevêque reçut sans doute du Ciel un beau génie, une imagination fleurie et sobre tout à la fois, une intelligence élevée, une belle mémoire ; mais pour lui comme pour

la plupart des esprits solides, il est juste de remarquer qu'il doit son talent à sa persévérance et à son travail : " Le génie est une longue patience ! "

Rien de plus vrai : il faut que la nature fournisse les premières avances, et que de riches dispositions facilitent les efforts de l'activité particulière, sans doute, mais ces heureuses dispositions ne servent de rien ou ne servent guère, si une culture attentive, infatigable et journalière ne vient en aide à ces dons de la nature, pour les faire valoir et les amener à pleine maturité.

Ce fut le trait saillant du caractère du jeune Bourget ; tel on le vit enfant, tel il se retrouva jeune homme, prêtre, administrateur, évêque. Point d'empressement ni de pétulance, mais aucune perte de temps ; il pouvait marcher lentement, parce qu'il marchait toujours,et toujours vers son but. Tout l'y conduisait, et il était si attentif aux plus légers détails qui pouvaient le servir, qu'il croyait trouver dans tous les arrangements de la Providence et dans toutes les circonstances de sa vie, un moyen surnaturel pour le but qu'il poursuivait présentement. Pourrions-nous bien l'en blâmer ? s'il se trompa quelquefois dans l'application, il partait d'un principe

vrai, que c'est Dieu qui règle tout, et pour notre plus grand bien.

Tout enfant, on le vit ainsi : calme, doux et lent, modeste et réservé, sans goût pour les jeux brillants et les récréations violentes où se précipitent quelques natures bouillantes d'entrain et exubérantes de jeunesse. Mais sous cet extérieur froid et timide, il cachait un cœur d'or, qui se portait sans effort comme sans bruit à des actes d'un véritable héroïsme. Qui n'a entendu conter l'histoire du nègre Maurice, l'humble ami du saint enfant ?

Bourget avait alors 14 ans : c'était jour de sortie au petit séminaire de Québec, et tout le monde aimait comme de coutume à jouir des charmes de cette journée de relâche qui apparaît à l'enfant au milieu des fatigues de l'année scolaire comme une oasis au sein d'un désert. Donc on sortait avec enthousiasme, afin de rentrer plus gaiement. Mais Bourget, qui n'avait pas sa famille en ville, semblait peu autorisé à user de ce plaisir commun : ainsi pensaient quelques jaloux, dont l'espèce est nombreuse partout. Pourquoi " ce petit saint ", avec toute sa grande piété, se livrait-il à cet excès d'immortification qu'on appelle une sortie de collège ? Sans doute,

il trouvait moyen de se dédommager de sa longue vertu de collège par quelques consolations d'une nature très humaine et d'un caractère très profane.

Evidemment ces grands airs de sainteté cachaient quelque chose : c'était trop beau, le Bourget était-il autre chose qu'un hypocrite, après tout ? C'est ce qu'il fallait voir, et tout de suite.

L'enfant, qui ne se doutait de rien, avait obtenu de l'excellent supérieur d'aller aussi respirer le grand air au-dehors, après avoir indiqué l'endroit où il devait passer la journée. Mais tout cela était trop simple pour nos profonds diplomates : à d'autres ! Il devait y avoir quelque profonde machination cachée là-dessous, et en le suivant bien, on allait découvrir des mystères d'un machiavélisme à dérouter tous les politiques de l'avenir. On le suivit.

Ignace suivait la grande rue, comme il a toujours suivi le grand chemin, de son bon pas tranquille et lent. Evidemment cela ne pouvait pas durer : les aventures romanesques n'arrivent guère sur le chemin de tout le monde. De fait, cela ne dura pas : l'enfant se jeta tout à coup à droite dans une ruelle détournée : " Bon !

nous le tenons, se disent nos fins matois ; avions-nous raison de nous défier ! Oh ! ces saints ! ces saints ! ”

Voilà en effet une masure d'aspect assez délabré pour justifier les plus noirs soupçons, et c'est justement là que Bourget se dirige ; il pousse la porte : attention ! Tous les cœurs se serrent, voilà le moment de la révélation du grand mystère !

Mais quelle n'est pas leur surprise ! un nègre malade et infirme, le pauvre Maurice est là, qui salue son visiteur avec un cri de joie et en battant des mains. Ignace lui parle doucement, lui sourit, l'embrasse ; puis il tire de sa poche les fruits et les bonbons qu'il a reçus de sa famille pour son congé : il n'y a pas de bonheur pour l'enfant si Maurice n'est pas heureux, s'il y a un malheureux près de lui. C'est le plus beau moment de sa journée que celui où il fait l'aumône de son affection et de ses soins à ce pauvre déshérité. Il s'éloigne sans empressement, un peu plus honteux et plus embarrassé que de coutume : c'est au moins ainsi qu'il apparaissait après chacune de ces bonnes œuvres qu'il avait tant à cœur de cacher.

Des larmes étaient dans les yeux des

pauvres espions; ils se séparèrent sans mot dire, mystifiés comme ils le méritaient, mais si profondément édifiés qu'ils ne cessèrent d'en remercier Dieu.

Ils se gardèrent pourtant de raconter leur aventure à personne, et Bourget continue de passer paisiblement ses jours au petit séminaire sans attirer aucune attention spéciale. Mais il est difficile qu'un noble cœur ne se trahisse pas à un moment ou à un autre, et, dans la vie de communauté, l'occasion est plus fréquente que partout ailleurs.

Il y eut un soir, même au petit séminaire de Québec (l'esprit du mal se fourre partout) un de ces grands événements qui se racontent d'âge en âge dans les générations des écoliers. Un *bazar* (qu'on nous pardonne cette expression technique) est organisé sur un vaste plan : les bancs et les pupitres se renversent comme par enchantement, les dictionnaires volent et s'embrassent au travers des espaces, les Virgiles tombent dans les bras des Homères, les Boileaux luttent frénétiquement contre les Prosodies : c'est la confusion des langues dans l'union des âges et des temps. On crie, on vocifère en tous les idiômes : les *me hercule !* croisent les *quos ego !* Ja-

mais Grecs ni Romains ne s'apostrophèrent de si vigoureuse façon. Le pauvre maître de discipline a beau traduire avec une énergie désespérée le *quousque tandem* de Cicéron, les Catilinas, les plébéiens de cette tempête domestique continuent leur vacarme ; à un signal donné les deux chandelles placées à l'extrémité de chaque banc s'éteignent : c'est la nuit et le chaos !

Dans l'ombre un projectile étrange frise le nez du maître, qui de désespoir abandonne la partie, et va chercher l'autorité.

Le cas était grave ; si paternel que fût l'excellent supérieur, il fallait sévir. Après une harangue douce et ferme tout à la fois, et qui calma tous les esprits, le directeur dit qu'il se sentait porté à l'indulgence et au pardon, mais qu'il y avait un coupable qui devait être exclus de l'amnistie générale: c'était l'homme au projectile. Tout le monde sentit la justesse de cette remarque, excepté... le coupable ! "S'il ne se dénonce pas, ajouta le directeur, par manière de péroraison, vous serez tous privés de congé jeudi, et vous passerez la journée à l'étude."

Il sortit là-dessus : on était devenu grave. Le pécheur endurci qui croyait

n'avoir pas été vu dans l'obscurité, et savait qu'en tout cas les écoliers, par point d'honneur, ne l'eussent jamais dénoncé, laisse passer les jours les uns après les autres sans dire mot. Le jeudi arrive, la punition est proclamée, et les portes de l'étude s'ouvrent toutes grandes pour les écoliers. Pendant qu'ils y pénètrent lentement et la tête basse, un d'eux demande la permission d'aller parler au directeur, et sort sans être remarqué. C'est Bourget ; il se dirige, l'air pénitent et tout contrit, vers le supérieur. M. le directeur, dont le cœur souffre de punir, et qui est obligé de sévir contre des contumaces, est de fort méchante humeur. L'air penaud d'Ignace, ses paroles embarrassées, les doutes que quelques envieux avaient déjà fait courir sur " le petit saint ", ne sont pas de nature à calmer la tempête qui gronde dans la tête du bon supérieur. L'enfant a dit sans doute qu'une grande faute a été commise,et qu'il voudrait bien être seul à l'expier :

" *Habemus confitentem reum !* Ah ! vous êtes le coupable, Ah ! c'est vous, sainte Nitouche, qui jetez des trognons de pommes à la tête de vos maîtres, vous qui avez la bassesse de laisser confiner tous vos camarades à l'étude ! Si votre conduite passée n'était pas si bonne, et si je ne

craignais de déshonorer votre excellente famille, je vous expulserais sur l'heure ! au moins vous allez expier devant tous votre conduite inqualifiable : la punition est levée ; vous seul resterez à l'étude, mais, pendant que vos camarades sortiront, je veux qu'ils voient tous, à genoux sur leur passage, le méchant auteur de toute cette intrigue."

L'enfant, la tête basse, et sans mot dire, subit ces reproches et cette punition : il se met à genoux sur le passage des enfants, qui ne lui épargnent sans doute ni les moqueries, ni les ricanements, et il reste seul toute cette longue après-midi sous le poids de toute cette honte et de tous ces reproches. Mais, en relevant son front vers le ciel, son œil s'illuminait doucement, une joie toute céleste inondait son âme : Jésus faussement accusé faisait entendre au fond de son cœur des mots d'ineffable tendresse : *Beati qui lugent, beati qui persecutionem patiuntur, beati cum maledixerint vobis homines...... !*

Il resta là en compagnie des anges, qui reconnaissaient un frère ; il resta sous l'œil de Jésus, qui lui montrait sa croix rayonnante : doux et calme, humble et fort.

Les écoliers rentrèrent. La raneune n'est pas de cet âge ; sans doute qu'ils avaient eu la générosité de lui pardonner, d'ailleurs il l'avait bien payé !

Une semaine se passe, et tout au petit séminaire a repris sa physionomie habituelle,après cette grande commotion ; seul, le *vers du remords* travaille silencieusement un pauvre cœur. Le vrai coupable, tourmenté et torturé par sa conscience, n'y peut plus tenir ; bientôt, il va trouver un de ses maîtres, et lui avoue tout : " ce n'est pas Bourget, c'est moi qui ai commis cette insolence."

" Mais voyez, reprend le confident, ce n'est plus simplement l'insolence à l'autorité qu'il faut réparer, c'est la réputation de la pauvre victime qu'il faut rétablir, et vous ne pouvez le faire qu'en vous dénonçant à M. le directeur."

L'enfant hésita longtemps : l'honneur prévalut, et le confident vint aider le coupable dans son pénible aveu : " Ah ! malheureux, ne put s'empêcher de dire le pauvre directeur avec un profond regret, vous m'avez fait punir un innocent... Mais, que m'a donc dit Bourget ? qu'on le fasse venir ! "

Ignace approche, plus timide et plus triste que jamais. Le directeur lui reproche de l'avoir trompé, et lui fait remarquer qu'il n'est jamais permis de mentir, même pour faire le bien : " Oh ! je n'ai pas menti, dit l'enfant, en relevant son regard et sa douce figure franche et naive ; je n'ai pas menti, je vous ai laissé vous tromper : c'était si triste de les voir tous à l'étude ! "

L'expulsion fut prononcée contre le coupable : il faut avouer qu'elle était bien méritée. Ce fut un coup de foudre pour Bourget : lui qui s'était montré si résigné à son propre malheur, ne put supporter la peine de son camarade. Il se jeta aux pieds du directeur, et le supplia longuement de pardonner : le directeur restait inflexible. Il ne put résister pourtant aux larmes de l'admirable enfant, et s'écria tout ému : " Eh ! bien, qu'il reste donc, mais ce n'est qu'à cause de Bourget ! "

En 1818 le jeune Bourget termina ses études d'humanités, en laissant à ses condisciples la meilleure impression : Mgr Magloire Blanchet, M. F. X. Baillargé, le juge Bédard, etc., qui avaient passé bon nombre d'années avec lui au petit sémi-

naire de Québec, en ont toujours parlé avec enthousiasme et admiration.

Nul doute n'était possible sur la vocation du jeune homme ; aussi passa-t-il de plein pied du petit au grand séminaire. Tel on l'avait vu écolier, tel on le vit séminariste ; simple, modeste, et pieux. C'est auprès de ces maîtres qu'il prit l'habitude de ces saints exercices, de cette régularité, et de ce grand esprit ecclésiastique qui a toujours été le trait saillant du caractère de Mgr Bourget.

Il fut donc un prêtre admirable et il le parut ; son extérieur fut toujours parfaitement réglé, digne, et réservé. Pour beaucoup de jeunes gens qui viennent du monde et qui se trouvent tout à coup lancés dans cette existence si grave et si religieuse du séminaire, la surprise et quelquefois la gêne peuvent être grandes. Il faut se faire à cette atmosphère de prière, de méditation et d'étude. La méthode pour faire oraison ne dépasse point sans doute les limites d'un esprit ordinaire ; mais la pratique est plus difficile que la théorie. Ce n'est pas sans effort qu'une jeune et ardente imagination, un esprit actif et que sa propre ardeur consume, se sépare de tous les souvenirs de

la famille, du monde et de ses occupations, pour se retirer dans le silence, la mortification des sens, la paix intérieure.

Sans doute, c'est là la véritable vie, et la vie naturelle comparée à celle-là est si peu de chose qu'elle n'en mérite pas même le nom ; Jésus l'estimait tant qu'il offrait ses prières pour que ses apôtres eussent la vie, et l'eussent de plus en plus : *Ut vitam habeant et abundantius habeant !*

C'est là pour le prêtre surtout la source unique et la condition indispensable de tout bonheur ; mais il faut apprendre à être heureux par l'humilité, l'étude et la prière, comme on apprend à être soldat par l'obéissance, la discipline, et l'exercice.

Ce qui pour d'autres offre de véritables difficultés et réclame d'énergiques efforts, ne présenta au pieux enfant que des consolations. C'est là l'effet du petit séminaire ; c'est d'acheminer par une voie insensible vers les grands devoirs et les grandes responsabilités du sacerdoce les jeunes gens sur qui l'esprit de Dieu semble s'être reposé. Il y avait dans Israël des écoles de prophètes ; cela ne veut pas dire que leur éducation se terminait par

le diplôme de voyants ou d'oracles, mais que ce noviciat était favorable à l'action de Dieu sur les âmes, et les y disposait. Le petit séminaire aussi possède l'espoir de la moisson ; c'est là que les esprits se forment, sans contrainte,par des essais proportionnés à l'âge, aux pieuses lectures, aux méditations, et aux graves études dans le cercle desquelles doit se passer la vie d'un prêtre.

Ce fut l'honneur du séminaire de Québec de le comprendre ; c'est l'honneur de MM. de Saint-Sulpice de le réaliser dans leurs petits séminaires de Saint-Charles (Maryland) et de la Montagne (Montréal), et de préparer à l'Eglise une pépinière de clercs et de prêtres qui seront des apôtres pour l'avenir. Le clergé n'a pas vu sans reconnaissance qu'ils avaient sacrifié dans ces deux provinces le nom cher et honoré de leurs collèges, en annonçant hautement qu'ils étaient heureux de pouvoir maintenant donner à leur éducation une tendance plus particulièrement cléricale, et le plus beau succès récompense aujourd'hui leurs efforts.

Ce furent donc d'heureux jours que ceux que le jeune Bourget passa au grand séminaire de Québec, dans la pratique des

exercices spirituels et dans l'étude des sciences sacrées. Malheureusement alors on ne pouvait guère, à cause du manque des ressources et du petit nombre des prêtres, passer quatre et cinq ans dans ces maisons pour y étudier la philosophie scolastique et s'initier à l'étude du dogme, de saint Thomas, et des grands maîtres de la science sacrée. On était forcé de se borner, la plupart du temps, à un cours de morale et de pastorales indispensable à la pratique du ministère, et de remettre à plus tard l'Exégèse, le Droit canonique, l'Histoire Ecclésiastique, la Patrologie, etc. Tout succinct que fût cet enseignement, il n'en a pas moins formé de saints prêtres, d'excellents évêques et de bons administrateurs ; mais tous, et en proportion de leur mérite, ont regretté cette lacune, et désiré de la voir comblée.

Après un an ou deux passés au séminaire de Québec, l'abbé Bourget passa au séminaire de Nicolet. Le jeune directeur était trop humble pour ne pas comprendre combien une responsabilité aussi grave réclamait de sa part de prudence, de piété et de zèle.

Il n'est guère possible qu'un ecclésiastique étudie sérieusement dans une charge

aussi préoccupante et parfois aussi accablante ; s'il a l'avantage incontestable de s'initier au gouvernement des hommes et de broyer son caractère et son humeur dans ce contact incessant avec tant d'humeurs et de caractères différents, il reconnaît de bonne heure qu'il peut tout au plus repasser ce qu'il a appris, écouter quelques leçons, mais sans moyen de contrôler par lui-même l'enseignement qu'il reçoit en recourant aux sources et en se livrant à des études personnelles. L'abbé Bourget était trop clairvoyant pour ne pas sentir la perte irréparable que lui imposaient ses nouvelles fonctions ; mais il était trop courageux pour se laisser abattre, et il se promit de réparer ce dommage dans un prochain avenir, et de se donner plus tard avec une fidélité plus grande à des études qu'il était alors forcé de négliger en partie.

Il a si bien compris d'ailleurs le peu de loisir que les jeunes clercs et les nouveaux prêtres possèdent pour se livrer à ces travaux de l'esprit, que dans ses *conseils aux vicaires*, il se bornait plus tard à recommander l'étude de Saint-Liguori, de la sainte liturgie, l'administration des sacrements, etc. Il lui semblait sans doute que pour le moment c'était tout ce qu'ils

pouvaient faire et que n'ayant pas été initiés au séminaire aux principes de la science dogmatique, ces travaux les accableraient et les dégoûteraient peut-être au début.

Appliqué et réfléchi, il tirait partie de son expérience personnelle, et trouvait en toutes circonstances de quoi augmenter ce trésor que rien ne remplace. Son grand sens, autant que sa modestie, avaient charmé les directeurs de Québec et de Nicolet : cet esprit n'avait besoin que du temps pour arriver à tout son développement. La patience et le vouloir ne lui firent jamais défaut. Comme la goutte d'eau en tombant sans cesse sur la dalle finit par creuser la pierre, son esprit poursuivant toujours la même idée la creusait dans toute sa portée, et finissait par la pénétrer tout entière. Sa constance était d'autant plus infatigable qu'elle était moins empressée ; l'attachement qu'il pouvait avoir à une chose ne lui faisait perdre aucun de ses exercices ; il retrouvait en entrant dans sa chambre, et en se relevant du prie-Dieu où il venait d'offrir à Jésus son travail, il retrouvait, disions-nous, ses plans, ses systèmes et ses études, et il leur disait adieu avec le même calme quelques minutes après, pour se prêter

à tous les services qu'on réclamait de lui.

L'évêque de Québec, Mgr Plessis, se connaissait en hommes, il avait suivi l'abbé Bourget, et il partageait la pensée des messieurs de Québec et de Nicolet, que cet infatigable travailleur, si pieux tout à la fois et si zélé, promettait à l'Église du Canada un auxiliaire remarquable.

On sait dans quelles difficultés s'était trouvé cet unique évêque du Canada. Le gouvernement anglais, toujours en crainte contre la hiérarchie catholique, désirait que l'évêque de Québec restât le seul prélat du Canada. Ce n'était pas la manière de voir du saint pontife : il comprenait trop sa responsabilité pour ne pas désirer de se faire aider par quelque autre dans sa redoutable charge. Son choix tomba sur un Sulpicien de Montréal, M. l'abbé Lartigue, qu'il emmena avec lui en Europe, sans lui faire connaître d'abord l'objet de son voyage, convaincu qu'il était que le pieux Sulpicien opposerait à ses vues une résistance invincible. Ce ne fut qu'à Londres et encore en partie que l'évêque déclara ses intentions au saint abbé. Malgré toutes les réclamations que M. Lartigue opposa, l'évêque

de Québec obtint des supérieurs de Paris et du Souverain Pontife l'approbation de ses plans. Que n'obtint-il pas en même temps l'assentiment de tous les esprits en Canada !

On comprend que la situation qui fut faite au nouveau prélat, sous l'empire de semblables circonstances, était des plus délicates. L'évêque élu, qui ne quittait qu'à regret et par obéissance son humble cellule du séminaire, aurait voulu rester dans cette atmosphère de vie cléricale, et y passer ses jours. Les confrères, que ses vertus édifiaient, ne le désiraient pas moins : il fallut pourtant comprendre que dans la pratique la chose serait impossible ; car, ou le nouvel évêque deviendrait supérieur et le conseil de la communauté se transformerait en chapitre diocésain, et dans ce cas c'en était fait de l'autonomie, et même de l'existence distincte du séminaire, ou l'humble pasteur (car c'était là son vœu), resterait simple membre de la communauté avec l'unique privilège de donner à tous l'exemple de l'obéissance et de la régularité, mais l'on comprendra qu'une situation semblable était trop anormale pour pouvoir être établie et durer dans une association de prêtres

qui révèrent avant tout la dignité épiscopale.

Quelque pénible que la séparation dût être, le bon sens la réclamait, elle fut décidée ; et le séminaire prépara et meubla une maison au nouvel évêque, pour qu'il pût immédiatement vaquer séparément à l'administration de son diocèse. Mgr Lartigue préféra habiter la demeure que les fidèles du faubourg Saint-Laurent et les paroissiens de Saint-Jacques s'empressèrent de mettre à sa disposition.

Comme il arrive dans toutes les choses humaines, il y eut des froissements réciproques, nous pensons même qu'il dut y avoir des torts mutuels, mais ce qui nous paraît indiscutable, c'est qu'ils vinrent surtout de ces esprits brouillons, fléaux des grands hommes de tous les partis, et qui réussissent partout à semer la défiance entre les cœurs les mieux faits pour s'entendre . D'ailleurs les marguilliers croyaient ne pouvoir reconnaître officiellement un évêque que le gouvernement anglais n'avait pas reconnu, et trouvaient abusif ou compromettant de lui ériger un trône au chœur de leur paroisse.

Quelles que fussent les intentions du

séminaire, il ne paraissait plus assez dégagé d'intérêts et assez indépendant pour être impartial : c'était au moins l'impression d'une partie du public. Un malaise considérable régna donc dans les premières années de l'épiscopat entre les différentes parties du clergé : Mgr Lartigue rendit plus tard toute sa confiance à ses anciens confrères, et mourut en leur donnant les marques les moins équivoques de son estime et de sa tendresse.

Nous n'avons fait allusion à ces difficultés, que pour mieux faire comprendre certaines parties de la vie de Mgr Bourget. Car, ce fut au milieu de ces circonstances qu'il connut Montréal et son clergé : il dut prendre là des impressions que le temps diminua sans les effacer entièrement ; lui aussi, comme Mgr Lartigue, professa pour les vénérables messieurs du séminaire une estime inaltérable, et rendit hommage à la pureté de leurs intentions : s'il ne put, comme son prédécesseur, empêcher les événements et les passions humaines d'amener des malentendus et des difficultés que les méchants ont pu exploiter pour un temps, mais qui ont eu pour principal résultat de montrer le zèle du prélat, sa fermeté et son énergie, et de l'autre côté le désin-

téressement et l'esprit de paix de MM. de Saint-Sulpice, il fut heureux de reconnaître à la fin de sa vie la confiance qu'il leur avait toujours gardée.

CHAPITRE II.

L'ABBÉ BOURGET PROFESSEUR ET SECRÉTAIRE DE MGR DE MONTRÉAL.

Discite a me quia mitis sum et humilis corde (Evangile.)

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.

Mais avant d'aborder le récit de ces événements, suivons le jeune séminariste dans sa carrière de professeur.

Il y déploya, de l'aveu de tous, les solides qualités dont il avait fait preuve comme écolier : une grande patience et une application infinie au travail, une modestie qui lui gagnait les cœurs, une douce et paisible piété, un grand tact et un bon

sens exquis. Tout le monde s'intéressa à lui : bien qu'il évitât tout ce qui eût pu le mettre en évidence et le signaler aux regards du public, sa réserve même parla pour lui et le rendit déjà cher au clergé canadien.

Mgr Lartigue entendit parler de ce jeune clerc qui, sous de modestes dehors, cachait une âme douce, patiente et forte : c'était, dit-on, au milieu des épanchements d'une conversation avec un de ces vieux amis du clergé montréalais, que Mgr Lartigue avait entendu pour la première fois mentionner son nom.

On sait que la charge de secrétaire de Mgr Lartigue n'était ni une sinécure, ni un bénéfice sans charge ; le prélat trouvait peu d'hommes qui pussent résister au feu de son zèle et de sa parole, et il se plaignait à son ami de ne pas rencontrer de prêtre qui pût lui rendre les services qu'il attendait d'un secrétaire. Son interlocuteur, tout en lui faisant remarquer que ses exigences étaient multiples et peu communes dans l'état de notre humaine faiblesse, lui dit en souriant : " Je crois " pourtant, Monseigneur, que je connais " cet idéal de secrétaire, et tel qu'il le faut

“ pour vous ; c’est le jeune abbé Bourget “ de Nicolet ! ”

Mgr Lartigue se rendit compte par lui-même de la justesse de cette remarque qui lui avait été faite au cours d’une conversation. Il sut discerner tout ce qui se cachait d’infatigable énergie et de douce charité dans ce jeune clerc : ses manières si ecclésiastiques, à la fois nobles et réservées, sa parole sans prétention, presque traînante, mais qui savait à l’occasion s’animer et se colorer de toute la chaleur de la plus onctueuse éloquence, son cœur si profondément bon, gagnèrent l’estime de Mgr Lartigue, qui se connaissait en hommes ; il savait d’ailleurs quel cas Mgr Duplessis faisait du jeune Bourget : il fut donc heureux de se l’attacher.

C’est en 1821, au mois de mai, que M. l’abbé Bourget se rendit à Montréal, et qu’il commença à travailler sous la direction de Mgr Lartigue ; dix-neuf ans plus tard (avril 1840), il devait le remplacer dans sa délicate mission, aux acclamations de tout un peuple, qui avait appris à admirer ses vertus.

La situation du jeune secrétaire réclamait une prudence et un tact peu com-

muns, mais les saints, qui n'ont pas reçu de la nature ces dons si précieux, les trouvent dans leur humilité et leur charité. Heureusement l'abbé Bourget avait puisé à ces deux sources ces précieuses qualités ; chez lui la plus parfaite aménité était rehaussée par une prudence toute chrétienne et une simplicité vraiment apostolique.

Son zèle pour l'érection de l'évêché à l'endroit où se trouve aujourd'hui la paroisse Saint-Jacques, le soin qu'il mettait aux affaires lui gagnèrent à la fois l'attachement du clergé et celui des fidèles ; sa piété, qui de tout temps lui avait suggéré de si nobles inspirations, se faisait jour déjà par des entreprises où la Providence et la grâce de Dieu agissaient visiblement.

Il suivait dès lors pour lui-même une ligne de conduite qu'il n'a cessé de recommander aux autres, c'est de garder la neutralité entre les partis politiques. Il semble à première vue que cette abstention, qui n'est pas de l'indifférence, soit tout ce qu'il y a de plus simple et de plus élémentaire en pratique. Il paraît bien que non pourtant ; l'homme le plus décidé à rester neutre entre les diverses tendances de l'opinion publique, a d'abord

un très-grand mal à le faire croire ; on ne voudra souvent voir dans cette conduite qu'une habileté de plus, et il courra le risque de devenir à la fois suspect aux deux partis, et d'entraver ainsi toutes ses œuvres de zèle. D'ailleurs, parmi les questions qui s'agitent devant le public, toutes ne sont pas exclusivement politiques—elles ont leur retentissement dans le domaine religieux, et alors comment s'en désintéresser ? Le rôle d'un pacifique déterminé et convaincu au milieu de ces conflits est difficile ; il faut du temps, de la patience et une grande uniformité de conduite pour convaincre tous les partis que nul intérêt de famille, nulle alliance, nul service rendu, nulle influence enfin ne nous fera départir d'une ligne de conduite tracée par notre conscience.

C'était la bonne fortune de l'abbé Bourget de n'être inféodé à aucun parti politique, et de n'avoir donné ou reçu aucun gage qui pût gêner sa liberté d'action. On s'habitua donc à le croire exclusivement du parti des pauvres, des malades, et de toutes les œuvres de zèle, et à le voir si ardent à tout bien, si charitable, si accueillant, il eût été véritablement difficile de ne pas reconnaître qu'il était tout entier à son ministère, et que ce

ministère était trop absorbant pour ne pas le rendre étranger à toute préoccupation politique.

Il s'attira l'estime des gens des deux partis qui s'honorent également par la pratique de la foi catholique : on n'essaya point d'exploiter l'influence qu'il s'était acquise par ses bonnes œuvres au profit de tel ou tel système plus ou moins intéressant pour le bien et la religion ; tous accueillirent l'humble prêtre qui se faisait l'apôtre des pauvres et l'ami de tous les infortunés. On trouve beaucoup d'âmes généreuses portées à la philanthropie : on en trouve peu de vraiment charitables. Pour aimer le pauvre, il ne suffit pas de lui vouloir du bien, il faut le respecter, et on ne peut respecter tel qu'il le mérite cet enfant de Dieu, sans voir en lui l'image de Jésus-Christ, Jésus-Christ lui-même.

Qu'on élève des hôpitaux, des asiles, des refuges, nous y applaudissons tous, qu'on multiplie les bureaux de bienfaisance et les associations de charité, on n'en fera jamais assez, mais pût-on atteindre toutes les souffrances et secourir toutes les détresses, si en faisant aux pauvres l'aumône de son pain on ne lui fait pas l'aumône à

laquelle a droit cet aîné de la famille du Christ, on a fait bien peu ; le pauvre maudira son humiliation, il sera jaloux, il mordra la main qui le nourrit, les bouleversements sociaux continueront, et à leur suite toutes les ruines.

C'était le grand don du jeune prêtre de savoir faire accepter les plus minces bienfaits : on se rappelle le nègre Maurice, le cœur de l'enfant s'était dilaté dans le lévite : Bourget donna tout, et quand il eut tout donné, il donna encore ses larmes et sa sympathie, et c'était un trésor qui valait mieux que tout le reste.

Nous ne craignons pas d'empiéter sur l'ordre des faits, en rapportant à cette occasion quelques épisodes de sa charité : ils sont si nombreux qu'en les racontant maintenant, nous n'avons pas à craindre d'appauvrir quelque époque de la vie du saint prélat.

Il fit successivement le désespoir et l'édification de tous les économes de l'évêché, en donnant tout ce qui était mis à sa disposition aux nécessiteux qui recouraient à sa générosité. Ses chaussures n'avaient qu'une existence éphémère : on ne savait comment cela se faisait, mais au bout de

huit jours, la paire nouvelle avait disparu, et les antiques savates en loques traînaient aux pieds de Sa Grandeur.

Ce n'était pas un petit embarras quand il partait pour une course imprévue, de mettre la main sur ce qui était immédiatement indispensable à Monseigneur : un beau pardessus neuf s'en était allé visiter Manitoba en compagnie d'un pauvre colon ruiné, alors que le casque qui lui faisait pendant ornait le chef d'un malheureux émigrant du faubourg Québec !

On crut d'abord à des vols : on se mit en quête pour surprendre le filou ; on surveilla toutes les issues, on se mit aux aguets, bref on le surprit : c'était Monseigneur, qui se volait lui-même !

Il fallut recourir aux moyens héroïques, le cas étant désespéré. Monseigneur n'eut plus qu'une paire de souliers, qu'un manteau, qu'un mouchoir, et même, comme les chemises déposées chez lui y étaient prises de la même humeur voyageuse que le reste de sa toilette, on ne lui en laissa qu'une de change. Il fut bien puni, mais aussi il faut avouer qu'il l'avait bien mérité ! Il souriait avec bonhomie à tous ces bons tours que lui jouait sa charité, et à

ces représailles de ses économes aux abois : mais sa générosité trouvait quelque nouvel expédient, et c'était toujours à recommencer.

Nous avons dit que sa plus grande aumône était celle du respect à l'égard du pauvre. Il l'a poussée jusqu'à l'héroïsme : nul de nous n'ignore combien il est pénible d'être interrompu au milieu d'un travail sérieux pour une bagatelle qui pourrait être remise à plus tard, ou tout à fait négligée. La mauvaise humeur ou tout au moins la froideur des manières est la première vengeance à l'égard des malappris ou des indiscrets qui viennent ainsi arrêter le vol de grandes pensées ou de beaux projets. Ce n'était point là la disposition de ce jeune prêtre : il regardait tout le monde comme ayant droit à son intérêt et à son temps. Il écoutait pendant des heures les redites des pauvres villageois qui lui exposaient leurs difficultés avec un luxe de détails à décourager le plus intrépide ; il questionnait affectueusement, longuement, sans jamais laisser paraître une ombre de lassitude ou d'ennui ; le gouverneur-général n'eût pas été mieux traité. Il reconduisait ensuite ses visiteurs jusqu'à la porte, avec des paroles affables,

et les laissait attendris et gagnés pour toujours.

N'a-t-on pas raconté l'histoire de cette pauvre femme ivre que les serviteurs venaient de mettre un soir à la porte de l'évêché, et qu'il fit rentrer sans bruit dans le parloir, où elle échappa au moins au froid et à la souffrance : sa honte, en s'éveillant le lendemain sur ce banc du parloir extérieur, et ses remords payèrent le prêtre de son dévouement pour ses enfants même égarés.

Il avait le sens du respect : aussi fut-il infiniment respecté de tous. Amis ou adversaires d'un jour purent apprécier différemment ses actes, tous convinrent de la droiture de ses intentions, et rendirent hommage à son caractère.

La pratique de toutes ces vertus lui avait entièrement gagné le cœur de son évêque : Mgr Lartigue aimait à faire l'éloge de son secrétaire, et se félicitait d'avoir enfin trouvé un homme d'un zèle infatigable, qui unissait à la plus charmante modestie et à la plus parfaite réserve la piété la plus tendre et l'austérité la plus parfaite.

Le gouvernement anglais n'avait pas encore voulu reconnaître l'évêque de Montréal : sa frayeur de la hiérarchie catholique persistait toujours, pourtant tout était en voie d'apaisement. L'opinion publique était trop déclarée pour que le fait accompli ne fût pas enfin sanctionné : Mgr Lartigue d'ailleurs, grâce à des talents supérieurs et à une activité extraordinaire, avait fait à l'évêque de Montréal une situation si large, qu'il devenait impolitique de sembler l'ignorer : le bon sens et les faits parlèrent si haut que toute opposition tomba.

Ce ne fut pourtant que dans les dernières années de sa carrière épiscopale qu'il fut définitivement nommé titulaire de Montréal, et qu'il put jouir sans conteste d'une autorité qui lui appartenait depuis si longtemps. Ce fut comme la consécration de sa vie et le couronnement de ses travaux.

Qu'on juge si le cœur de son jeune secrétaire fut rempli de joie et de consolation en voyant réussir cette œuvre pour laquelle il avait tant lutté lui-même, et qu'il avait contribué plus que personne à faire réussir. Il était trop modeste pour le reconnaître ; mais quand, dans la joie de

ce grand événement, Mgr Lartigue voulut donner un témoignage public de reconnaissance à ceux qui l'avaient servi dans ses grandes entreprises, il ne chercha pas longtemps au milieu d'eux pour désigner l'abbé Bourget comme le plus méritant, et il choisit comme coadjuteur le plus zélé de ses auxiliaires.

Il voulait ainsi récompenser dix ans d'inappréciables services et de complet dévouement, et le clergé et le peuple applaudirent à cet acte de publique gratitude.

Il n'y eut qu'un mécontent, si nous pouvions nous servir de cette expression quand il s'agit de ce saint prêtre qui jamais ne s'opposa à ce qu'il croyait la volonté de Dieu : il n'y eut au moins qu'un homme qui regretta sincèrement ce choix : c'était celui qui en était l'objet. Une telle charge n'alarmait pas simplement sa modestie, mais l'effrayait par ses responsabilités.

Sans doute il se disait qu'il ne serait que coadjuteur, que longtemps encore il jouirait des conseils et de la direction de Mgr Lartigue, mais enfin il ne pouvait se dissimuler qu'un jour il hériterait de sa

succession, et ce jour-là pouvait être très rapproché.

Que de fois pendant sa retraite préparatoire à l'épiscopat, le texte de saint Paul ne revint-il pas à sa mémoire : *Oportet episcopum irreprehensibilem esse !* L'évêque doit être irréprochable dans sa maison, ses relations, son langage, son silence même ! Ce mélange de force et de douceur, d'autorité et de condescendance, ce grand art du gouvernement des hommes, le possédait-il ? Du moins une chose pouvait le rassurer : c'est que cet honneur lui venait sans qu'il eût rien fait pour l'obtenir ; il n'avait ambitionné que l'humble et obscur dévouement du prêtre ; le Ciel voulait mettre sur son front la couronne des évêques, il savait qu'elle serait souvent une couronne d'épines, et il cessa de refuser sa tête au bandeau sacré.

Ce fut le 25 juillet 1837 qu'il reçut la bénédiction épiscopale,dans cette nouvelle cathédrale qu'il avait tant contribué à embellir et qu'il devait voir un jour dévorée par les flammes. Heureusement que le Ciel voilait à tous alors ce funeste événement et que ce beau jour ne connut aucun funeste présage. La joie du peuple était à son comble ; l'avenir de l'église canadienne

semblait assuré, et l'église de Ville-Marie en particulier allait inscrire dans ses dyptiques un nom cher à tous, et bientôt glorieux.

Malheureusement ces premières années de joie et d'espérance furent interrompues par un grand deuil : le 19 avril 1840, Mgr Lartigue, usé par ses travaux apostoliques, rendit sa belle âme à Dieu, à l'âge de 62 ans, 9 mois et 22 jours.

Ses dernières années avaient été paisibles, il aimait à s'en féliciter avec ses anciens confrères du séminaire de Saint-Sulpice, à qui il avait rendu toute sa confiance et son affection. Le séminaire avait eu les prémices de son attachement sacerdotal, il eut les dernières marques de sa filiale estime. L'évêque de Telmesse, qui l'avait tant aimé, eut le cœur brisé par cet événement ; quand il commença à chanter devant les dépouilles de son prédécesseur le sublime *subvenite* de l'Eglise, le cœur lui manqua et il ne put continuer à cause de ses sanglots ; il pria M. Joseph Crevier, un jeune ecclésiastique, d'achever cette prière à sa place. Il se retira, et ses prêtres le retrouvèrent quelques instants après dans sa chambre, inondant de larmes les pieds de son crucifix.

Quatre jours après la mort de Mgr Lartigue, il entra en fonctions, mais il voulut aussitôt mettre ses diocésains dans la confidence de ses sentiments, et en rendant hommage à la mémoire de son prédécesseur, leur exposer sa douleur et ses appréhensions. Ce fut toujours là sa pratique ; comme un père aime que ses enfants s'intéressent aux affaires de sa maison, ainsi aimait-il à confier à son peuple ses inquiétudes pastorales et les sollicitudes de sa charge. Alors tout le monde en prenait sa part et regardait comme siens les intérêts de ce père vénéré, jouissait de ses succès, et l'aidait à supporter ses épreuves.

Ses mandements, écrits dans un beau style, affectaient une tournure oratoire qui lui était naturelle, et que n'ont pas ordinairement les graves documents épiscopaux, mais ils étaient pleins de chaleur, d'onction et d'éloquence : le peuple comprenait cela, et chacun de ces actes avait un puissant retentissement dans le pays. Voici comment, dès le 3 mai 1840, il versait dans le cœur de ses enfants ses propres inquiétudes :

" Oh ! que le poids de ma charge est " accablant, nos très-chers Frères ! Nous " vous conjurons donc, au nom de Jésus-

" Christ, de l'alléger par votre obéissance
" à l'Eglise, votre ferveur dans les saintes
" pratiques de la religion, votre respect
" pour vos pasteurs, en un mot, par votre
" horreur pour le vice, et votre fidélité à
" tous vos devoirs religieux. Car c'est là
" tout ce que nous vous demandons en
" reconnaissance des peines et des travaux
" auxquels nous allons nous assujétir pour
" votre amour. Oui, s'il est une chose
" capable de nous consoler ici-bas, au
" milieu de nos tribulations, ce sera de
" vous voir marcher dans les voies de la
" justice, vous tous que nous aimons dans
" les entrailles de Jésus-Christ, et que
" nous désirons avec tant d'ardeur pou-
" voir présenter, au dernier jour, purs et
" sans tache, au tribunal du Souverain
" Juge. Puissions-nous, nos très-chers
" Frères, sauver tous ceux dont Dieu nous
" établit aujourd'hui le Pasteur, afin qu'en
" ce jour terrible où nous irons rendre
" compte de tout ce que nous aurons fait
" dans l'exercice de notre ministère, nous
" ayons le bonheur de dire avec Jésus-
" Christ : O Père saint ! j'ai gardé ceux
" que vous m'avez donnés, et aucun d'eux
" n'a péri, si ce n'est le fils de perdition."

CHAPITRE III.

ÉPISCOPAT DE MGR BOURGET.

Oportet episcopum irreprehensibilem esse.
Il faut que l'évêque soit irréprochable.

Lorsque l'apôtre traçait à son disciple les grandes lignes du caractère épiscopal, il ne parlait pas seulement pour les successeurs immédiats des apôtres, mais pour tous ceux qui dans la suite des âges seraient honorés de la même dignité. Sans doute, les difficultés seraient moindres souvent, la persécution pourrait même cesser entièrement, mais l'épreuve continuerait toujours, parce que c'est la condition de l'existence de l'Eglise, aussi bien que des individus.

4

Le jeune pontife qui, au printemps de 1840, essayait sa houlette pastorale sur les rives du Saint-Laurent, et commençait au milieu de nos populations ce long voyage apostolique qui devait durer près de cinquante ans, en était plus convaincu que tout autre ; il avait non seulement les exemples et les conseils de Mgr Lartigue, mais encore, après les inspirations particulières de l'Esprit-Saint, les oracles de la sainte Ecriture qui retentissaient à ses oreilles : *Oportet episcopum irreprehensibilem esse !*

Après le premier moment d'effroi qu'avait éprouvé son humilité et dont il avait voulu confier l'expression à ses chers diocésains, il se recueillit, prit connaissance des affaires, vit les membres les plus influents et les plus sages de son clergé, et il se mit bravement à la tâche avec une confiance sans bornes dans la divine Providence. Mais cet abandon entre les mains de Dieu, il ne voulait pas qu'il dégénérât en présomption : il résolut donc d'agir comme s'il devait tout faire en reconnaissant partout que rien ne s'opérait et ne réussissait que par la grâce du Ciel.

Pour l'obtenir plus abondante, il convoqua son clergé aux exercices de la

retraite ecclésiastique dès le 4 août 1840, et l'appela à se grouper autour de lui, tant pour prier que pour s'entendre sur les mesures du bien :

" Si Moïse, sur la montagne, put seul
" obtenir, en tenant ses mains élevées vers
" le ciel, une victoire complète à son
" peuple qui combattait dans la plaine,
" espérons que nos prières réunies auront
" l'heureux effet de faire violence au ciel
" et pourront remédier aux plaies de
" l'Eglise dans *ces jours mauvais*, où tant
" d'ennemis ont conjuré de nous enlever
" le précieux dépôt de la foi."

Monseigneur parlait de *jours mauvais :* la situation était-elle donc déjà alarmante pour la foi des catholiques canadiens ? Oui, les temps étaient partout mauvais pour l'Eglise : si celle de France traversait en ce moment une crise vraiment dangereuse, grâce au monopole que l'Université avait pris sur l'éducation de la jeunesse, et aux hypocrites mesures du gouvernement de Louis-Philippe à l'égard des catholiques, des dangers d'une autre nature, mais à peine moins redoutables, menaçaient le Canada.

Le gouvernement anglais respectait en

somme les clauses du traité de Québec : on l'avait même vu disposé dès 1781 à donner un évêque à Montréal, mais une méprise du gouvernement pontifical, qui envoya au ministre des colonies un décret de nomination d'archevêque pour Mgr Plessis, et rétablissait de fait la hiérarchie catholique en Canada, éveilla plus tard les susceptibilités gouvernementales : on crut y voir des menées secrètes et peu loyales ; lord Bathurst et son successeur s'en montrèrent mortifiés. Le choix de Mgr Lartigue, dont tous les parents appartenaient à l'opposition, n'améliora pas les choses, et ce ne fut, comme nous l'avons dit, qu'à la fin de sa vie, et grâce à l'intervention du séminaire, qu'il fut enfin reconnu, non plus comme *simple auxiliaire suffragant et grand vicaire de Québec*, comme l'avait précédemment qualifié le décret de Rome, mais comme *ordinaire* du diocèse de Montréal, et véritable évêque de ce district.

La prudence de Mgr Bourget prépara la voie à une entente plus cordiale, et l'on espéra que de ce côté un apaisement complet allait suivre.

Le vrai danger était à l'intérieur : l'accroissement du nombre des habitants, le

mélange de populations protestantes et catholiques, le manque de prêtres dans les missions et les chantiers, avaient amené un état de relâchement qui alarmait à bon droit le pasteur.

Un souffle d'incrédulité ou de dénigrement avait passé sur les hautes classes, et plusieurs hommes marquants cessaient de donner les exemples de foi et de piété traditionnelles chez nous.

On n'en était plus à ces vingt premières années héroïques de l'ancien Montréal où la population entière semblait une communauté religieuse ; la visible protection de Marie se montrait toujours dans les œuvres de foi qui y naissaient et y progressaient de toutes parts, comme poussent au printemps les lis autour de son sanctuaire, mais, à côté de ce consolant spectacle, il y avait une plaie dont la vue désolait le cœur du vénéré pasteur, c'était l'ivrognerie et à sa suite l'oisiveté et le libertinage : que faire pour arrêter le débordement des mœurs ?

Monseigneur pensa que rien ne pouvait être plus efficace que l'établissement de missions et de retraites pour le peuple. Il avait vu dans l'histoire de l'Eglise que ce

moyen avait toujours réussi : les exemples des saint Vincent Ferrier, des saint Vincent de Paul, des saint Charles Borromée, des saint François de Sales étaient présents à sa mémoire. Il lui fallait des missions ; mais le décret qui les établirait ne ferait pas surgir l'homme apostolique qui les ferait réussir. Dans ces grandes entreprises, un saint est nécessaire, et l'éloquence du missionnaire doit passer après la ferveur apostolique du prêtre.

Il lui sembla que le ciel venait à son secours : Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy, et fondateur des missionnaires de France, était venu à New-York l'année précédente, et Mgr Lartigue avait déjà eu la pensée de l'attirer en Canada pour y prêcher des missions. Ne pourrait-il pas faire profiter son peuple des effets de grâce que la présence de ce pieux prélat et ses exhortations avaient produits aux Etats-Unis ? Il le crut et mit aussitôt ce projet à exécution ; Mgr de Nancy accepta sa demande et débuta par la mission de Terrebonne.

Ce fut un véritable ébranlement dans tout le pays ; l'émotion gagna de proche en proche ; Mgr Bourget donna au zélé missionnaire tous les prêtres dont il pou-

vait avoir besoin, et toutes les paroisses appelèrent à grands cris la venue des hommes de Dieu.

La tempérance, c'était pour tout le clergé et le peuple canadien une question capitale, une question de vie ou de mort : aussi Monseigneur vit-il avec une infinie reconnaissance les bataillons de la croix grossir, se multiplier et devenir légion ! Ce fut un enthousiasme indescriptible, et ceux qui en ressentirent les fortes joies en parlent encore avec admiration. Mais au milieu de ce succès, on crut trop facilement peut-être que la bataille était définitivement gagnée, et la cause du bien assurée pour toujours ; on ne s'apercevait pas que ces gros bataillons avaient peu de profondeur, et que, pour empêcher les désertions, il faudrait une discipline aussi forte que prudente, aussi infatigable que respectée. Mieux aurait valu avoir les trois cents héros de Gédéon qui ne courbaient pas le genou pour boire avant de courir au combat, que cette armée dont les cadres si bien remplis n'avaient qu'un effectif de plus en plus illusoire.

Le relâchement alla vite, et quatorze ans plus tard, l'épiscopat canadien invita de nouveau toutes les familles à prendre

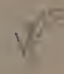
la croix de tempérance. La parole de Mgr Bourget (25 avril 1854) eut dans cette circonstance des accents d'une tristesse et d'une énergie poignantes :

" L'ivrognerie, que l'on croyait pour " jamais exterminée, a reparu. Hélas ! elle " n'était que cachée dans les sombres sou- " terrains d'ignobles tavernes. Là elle re- " prenait ses forces perdues dans le grand " combat que lui avait livré la tempé- " rance. Elle se regorgeait dans les té- " nèbres de plus de cinq cents auberges " sans licence, du sang de la veuve et de " l'orphelin. Elle avait pour la protéger " tout ce que le pays a d'hommes le plus " démoralisés et dont la cupidité engendre " tous les maux qui nous débordent. Elle " se jouait de l'autorité publique, qui " aurait dû la comprimer, et s'assurait " l'impunité, en semant des menaces d'in- " cendie, qui glaçaient d'effroi ceux qui " étaient le plus intéressés à réprimer ses " désordres. Aussi voyait-on des pères dé- " solés, qui n'osaient élever la voix, pour " faire mettre à la raison de malheureux " aubergistes, qui perdaient leurs enfants " par le jeu et la débauche. Ah ! c'est " qu'ils craignaient de passer par le feu, " tant ils étaient persuadés que les en- " nemis de la tempérance sont capables

“ de tout. C’est de cette sorte que l’ivro-
“ gnerie s’est conservée, et qu’elle a rallié
“ sous sa lugubre bannière les déserteurs
“ de la Tempérance. Fortifiée par la
“ troupe de ceux qui, par lâcheté, fai-
“ blesse ou autrement, ont quitté nos ba-
“ taillons, elle se dispose au combat... ”

Ce n’est pas la dernière fois que le saint évêque aura à réclamer contre ces déplorables abus. Dans nos pays, le climat est le complice de ces excès communs chez tous les peuples du Nord : le mélange des races et des religions, les progrès subits d’une immense industrie, le développement de la population expliquent ces malheurs, sans les justifier. A mesure que les choses prendront un cours plus régulier et plus stable, la ligue contre le fléau pourra devenir plus puissante, nos législateurs ne seront plus débordés par des demandes incessantes et trop appuyées ; mais ce serait se faire illusion que de ne pas comprendre que d’ici longtemps encore les amis de la tempérance auront de grands combats à livrer.

Les moyens de résistance diminuent aussi : aux premiers jours de la ferveur, on trouvait tout naturel que le directeur de l’association allât publiquement et so-



lennellement enlever la croix de tempérance de la maison dont le chef avait violé ses promesses ; aujourd'hui, agir ainsi serait à bon droit traité d'excès de zèle et d'imprudence. La répression tout en restant active, est tenue à une grande réserve ; espérons que la Providence de Dieu rendra plus facile la victoire contre ce terrible fléau !

C'était surtout dans sa visite pastorale sur le territoire d'Ottawa et parmi les ouvriers des chantiers, que Monseigneur put comprendre la nécessité d'opposer une digue aux envahissements de l'ivrognerie et de l'immoralité : " Bien qu'il fût reçu partout comme un ange de Dieu et comme Jésus-Christ même," il s'alarmait à bon droit de voir le peu de prêtres attachés à ses missions, et le dénûment auquel ils étaient réduits.

Il s'entendit avec les principaux citoyens pour procurer aux missionnaires les moyens de visiter les chantiers et d'arrêter les désordres qui s'y commettaient.

Après cette course apostolique qui lui avait gagné le cœur des plus éloignés et des plus pauvres de ses enfants, il revint terminer sa première année d'épiscopat

dans sa chère ville de Montréal avec ces douces paroles qu'il adressait à son peuple, le 12 décembre 1840 : " En qualité de " pasteur des âmes, Nous pouvons et Nous " devons vous dire en toute confiance ce " que le Chef des pasteurs disait aux Juifs : " Je suis venu pour que mes brebis aient " la vie, et qu'elles l'aient en grande " abondance."

Toujours défiant de lui-même et empressé de recevoir des conseils, il résolut de mettre à exécution la pensée de son prédécesseur, et de créer un chapitre de chanoines qui l'aidassent dans l'administration de son diocèse. Il choisit ceux que lui désigna l'opinion publique. Ce furent MM. A. G. Manseau, W. G. Hudon, J. C. Prince, H. J. Trudeau, E. Lavoie, J. O. Paré. Si ce canonicat n'eut qu'une existence éphémère, il ne faut s'en prendre ni à Monseigneur, ni à ces Messieurs, mais au malheur des temps, et à des difficultés dont nous parlerons bientôt.

C'est sans doute par leurs conseils que, dès cette année 1840, il adressa à son clergé une circulaire contre les bals, empreinte d'un esprit de modération et de bonté vraiment paternel. Trois ans plus tard, il compléta ces instructions par une

circulaire sur les danses, où il reproduit la doctrine de saint Antonin et de saint Liguori sur ces parties de plaisir. Le même ton de paternelle indulgence y règne partout ; pourtant il croit nécessaire de recommander : 1o que dans ces délassements il n'y ait ni chansons, ni danses contraires à la pudeur ; 2o que les parents y conduisent eux-mêmes leurs enfants, sans jamais laisser leurs filles y aller seules avec des jeunes gens qui les fréquentent ; 3o que ces assemblées ne se prolongent pas longtemps dans la nuit, et qu'on n'y offre pas de liqueurs enivrantes.

Personne d'entre nous, pères de famille et chefs de maison, n'hésitera certes à souscrire à de semblables conseils.

L'élan était donné ; on vit de toutes parts une noble émulation à suivre le pieux évêque dans les sentiers du zèle. Saint-Sulpice, toujours à la tête des bonnes œuvres et le premier au dévouement, avait fondé un séminaire qui allait devenir la pépinière du clergé canadien et américain. Déjà de toutes parts affluaient des demandes d'admission ; les RR. MM. Bayle, Larue, Colin, Lavigne, Rouxel et Lecoq voyaient se grouper autour d'eux des générations de jeunes clercs que leur

direction virile et paternelle tout à la fois attirait des extrémités de l'Acadie et des Montagnes Rocheuses. Bientôt les bénédictions de Dieu sur cette œuvre allaient devenir si abondantes, que l'établissement d'un petit séminaire allait paraître urgent aux supérieurs de Saint-Sulpice, et qu'ils allaient sacrifier leur magnifique collège, si cher à toute la jeunesse canadienne, pour une institution plus spécialement destinée à la formation des futurs clercs.

Sainte-Thérèse fut établi l'année suivante, sur le plan des séminaires-collèges, (3 janvier 1842) et produisit un grand bien. Les Oblats, dont il annonça l'établissement le 5 janvier 1845, ne se vouèrent d'abord qu'aux missions, et chacun sait comment ils devaient admirablement prendre la succession des Récollets et des Jésuites, qui avaient autrefois évangélisé les sauvages. Ils allaient faire plus encore pour le bien du pays, en fondant à Ottawa ce beau collège universitaire, où les succès des élèves ne devaient être surpassés que par les talents des maîtres.

En même temps que Saint-Sulpice retournait à son œuvre de prédilection, la formation des clercs et la direction des

paroisses, l'évêque de Montréal, sur le conseil du séminaire, appelait les Rév. Pères Jésuites (13 sept. 1846) pour donner aux jeunes gens " appelés à vivre dans le " monde une éducation adaptée aux di- " verses classes de la société."

Vous recevrez cette lettre comme vous nous recevriez nous-même, disait-il avec tendresse à son peuple.

Elle vous dira qu'en contribuant généreusement à cette bonne œuvre, vous aurez part à tout le bien qui se fera dans ce nouveau collège. Elle vous dira que vous procurerez à votre ville un établissement précieux dont toutes les grandes villes sont jalouses ; témoins New-York, Boston, etc., qui vous avoisinent. Elle vous dira que vous fixerez dans votre ville des hommes appartenant à une compagnie dont plusieurs membres arrosèrent autrefois cette terre de leurs sueurs et de leur sang, lorsqu'ils y vinrent planter la Foi..."

Mais, à mesure que l'œuvre se développait, il semblait à l'évêque que l'horizon de ses travaux reculait sans cesse, et qu'il ne pourrait jamais en atteindre les limites, s'il n'allait pas demander au Père commun des fidèles aide, conseil et protection pour une si grande entreprise. Il

partit pour la Ville éternelle le 30 septembre 1841, et reçut une triple bénédiction pour lui, les congrégations, et le peuple, et en outre toutes sortes d'encouragements.

Sitôt de retour, il se remit à l'œuvre avec une ardeur nouvelle, et se rappelant la parole de saint Paul, *ut pauperum memores essemus*, ce fut des pauvres qu'il s'occupa tout d'abord ; il avait visité en Europe beaucoup d'établissements de charité avec une sainte jalousie, comme il le disait lui-même. Il aurait voulu être saint Vincent de Paul : il lui aurait fallu pour le seconder une nouvelle Madame Legras. Mme Gamelin vint à son secours et l'aida à fonder cet asile de la Providence, qui complète parmi nous les œuvres de la sœur Bourgeoys et de Mlle Mance, en visitant à domicile les pauvres et les malades.

Dès 1841, il avait écrit une circulaire pour recommander cette institution au clergé et aux fidèles ; il fut compris, en 1844 une première profession eut lieu ; depuis 218 jeunes filles (allocution de 1862,) sont venues successivement s'y enrôler sous la bannière de la charité, et le nombre en grossit tous les jours.

La maison compta bientôt 16 établissements dans le diocèse, et 13 à l'étranger, où 331 vieillards et 775 vieilles femmes, 1697 orphelins et 2986 orphelines reçurent les soins de l'assistance la plus dévouée.

Aucune bonne œuvre ne le trouvait indifférent : grâce à de grands sacrifices, les Messieurs du Séminaire avaient pu rassembler quatre ou cinq mille volumes de lecture sérieuse qu'ils répandaient dans les familles pour contrebalancer l'influence des mauvais livres venus d'Europe, qui minaient la foi et la moralité de la jeunesse. Mgr Bourget applaudit à leur zèle, et fonda l'œuvre des bons livres, qui depuis plus de trente ans fait un bien inappréciable dans la population.

Il voulut même l'ériger canoniquement en association (20 sept. 1845) et l'entourer de faveurs et de privilèges. Elle a grandi sous sa bénédiction, et le Cabinet de lecture, ainsi que son intéressant journal, son cercle littéraire et les différentes œuvres qui s'y rattachaient, ont fait bénir, avec le nom de Sa Grandeur, celui du pieux abbé Regourd, qui par son dévouement infatigable maintint le succès de l'entreprise.

Deux grandes épreuves, l'incendie de Québec et celui de Laprairie, vinrent coup sur coup affliger son cœur : il donna et fit donner, il pria, il consola ; on sentait à ses accents qu'il eût voulu être dans chaque famille d'infortunés et porter à lui seul les douleurs de tous.

D'autres besoins naissaient de toutes parts : il sentit la nécessité de revoir le Saint Père, et d'aller chercher en Europe de nouveaux ouvriers pour la vigne que le Seigneur lui avait confiée. Les Oblats de Marie, les Rév. Pères Jésuites, les clercs de Saint-Viateur, les dames de la charité du Bon-Pasteur viennent successivement lui prêter leurs services sous la forme particulière à chacun de ces instituts. Tous s'établissent heureusement et fondent des maisons prospères.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir à son retour d'Europe les sociétés montréalaises noliser des bateaux pour se porter à la rencontre du zélé pasteur, et lui offrir sur tout le parcours les ovations les plus brillantes et les plus filiales.

Ce furent de beaux jours que ceux-là, pleins de sève, de ferveur, de confiance et de foi : quand, vieillard, Monseigneur se reportait par la pensée à ces prémices de

son épiscopat, son cœur ne pouvait s'empêcher de s'attendrir, et de remercier Dieu de tant de faveurs.

Tout à coup un fléau effrayant s'abattit sur le pays: les malheureux Irlandais émigrés, décimés par la maladie (1847), sont obligés de se retirer sous les *sheds* de la Pointe Saint-Charles, où ils meurent en grand nombre.

En vain l'évêque et ses prêtres se multiplient, et la population canadienne se montre admirable de générosité et de dévouement, l'épidémie continue, la ville se remplit de morts : 8 prêtres,dont 5 Sulpiciens, meurent à la tâche. Le cœur du prélat n'y tient plus : il s'offre en victime, il se jette aux pieds de Marie, et adjure la Vierge vénérée de Bon-Secours de secourir ses enfants. Le fléau cessa, et le pieux évêque, comme marque de reconnaissance envers la sainte Vierge, demanda qu'on écrivît en lettres d'or, sur le frontispice de l'antique sanctuaire, les vers qui se lisent sur le péristyle de Notre-Dame de Chartres:

Si l'amour de Marie
En ton cœur est gravé,
En passant ne t'oublie
De lui dire un Ave.

La poésie y cède peut-être le pas à la piété, mais personne ne s'en plaint.

CHAPITRE IV.

2e PARTIE DE L'ÉPISCOPAT DE MGR BOURGET.

Ecce sacerdos magnus : in diebus suis placuit Deo et inventus est justus.
— (Office des conf. pontifes)
Celui-ci est un grand prêtre : dans sa vie il plut à Dieu et fut trouvé juste.

Les dix premières années de son pontificat avaient été, comme on le voit, singulièrement remplies ; celles qui suivirent ne le furent guère moins. Sans doute l'élan se ralentit, mais les besoins, grâce à son zèle, au concours du séminaire et du clergé, avaient beaucoup diminué. Il en restait un pourtant et immédiat, que venait de créer l'épidémie de 1847 : c'était

le soutien des orphelins qu'elle avait faits.

Le cœur de Mgr Bourget ne pouvait y demeurer indifférent. Mais ce n'est pas assez de s'intéresser au bien ; il en est des œuvres de zèle comme de toutes autres : pour les faire réussir il faut deux choses, le *savoir* et le *savoir-faire.*

Monseigneur avait la connaissance du bien ; il ne dédaignait pas non plus d'entrer dans les détails qui en assurent et en popularisent la durée.

Il proposa aux fidèles les moyens que les Marseillais avaient employés pour venir au secours des orphelins, quand le choléra avait décimé leur ville : on bâtit pour ces malheureux enfants une vaste maison, et afin de leur donner tous les soins spirituels et corporels qu'ils pouvaient attendre de bonnes mères, on les confia aux soins des religieuses :

" N'allez pas croire, disait-il, que pour " faire une pareille œuvre il faille vous " imposer des sacrifices au-dessus de vos " forces. Oh ! non, car nous savons ce que " vous avez fait, et nous connaissons toute " la misère des temps. Mais écoutez un " calcul bien simple. Il y a dans ce dio- " cèse 400,000 âmes. En supposant que

" chacun donne seulement douze sols, " vous voilà avec une somme de £10,000. " Or quel est celui d'entre vous qui ne " s'empressât de contribuer de cette mo- " dique somme à une œuvre si belle ? car " c'est là l'admirable effet de l'union, de " faire participer aux mérites des plus " grandes œuvres, quelque minime que " puisse être la part de la coopération. " Qu'il serait beau, qu'il serait touchant " ce monument qui serait ainsi élevé à la " charité ! qui sait d'ailleurs si Dieu n'at- " tachera pas à cette œuvre la bénédiction " dont nous avons tant besoin pour sortir " de l'état de détresse où nous sommes " réduits ? car elles sont bien puissantes " les prières des orphelins ! "

L'asile de Saint-Jérôme Emilien reçut toutes ces jeunes victimes du fléau, qu'il recommandait aux séminaires, aux communautés et autres établissements du diocèse ; *Orphano tu eris adjutor*, leur disait-il. " Voulez-vous attirer la bénédiction du ciel sur vos maisons ? Adoptez ces pauvres enfants."

C'était aux laïques surtout qu'il s'adressait : " Oh ! leur disait-il. qu'ils vous " paraîtraient intéressants et aimables, " ces enfants, si vous saviez comme ils

" sentent vivement le bien qu'on leur fait ;
" comme ils sont reconnaissants pour ceux
" qui en prennent soin, comme ils prient
" avec foi le Père des miséricordes pour
" ceux qui les assistent, comme ils s'em-
" brassent avec de vifs transports de joie
" quand ils se rencontrent après s'être cru
" morts ; comme ils sont émus, quand il
" leur faut se séparer les uns des autres
" pour ne plus peut-être jamais se revoir ;
" comme ils pleurent quand on leur rap-
" pelle le souvenir de leurs chers parents
" ou de quelques-unes des personnes cha-
" ritables qui ont sacrifié leur vie pour
" les soulager dans leur malheur ; comme
" ils regardent avec attendrissement ceux
" qui les viennent voir pour les adopter,
" dans l'espoir d'être assez heureux pour
" fixer leur choix ; comme ils sont fermes
" et décidés, quand il leur faut rejeter les
" offres flatteuses de ceux qu'ils con-
" naissent être les ennemis de leur foi ;
" comme elles sont sincères et abon-
" dantes les larmes qu'ils versent, quand
" il est question de dire adieu aux tendres
" mères que la Religion leur a préparées
" dans leur malheur."

Pendant toute cette année, son cœur et sa pensée semblèrent ne pas abandonner le sanctuaire de Notre-Dame de Bonse-

cours ; non content de lui témoigner sa reconnaissance, comme nous l'avons dit, il établit dans ce sanctuaire la confrérie de Notre-Dame auxiliatrice, pour qu'elle y eût, comme il le disait, son point de ralliement.

Dix-huit cent quarante-huit ne fut pas moins éprouvé que l'année précédente. La peur du choléra, ce fléau qui en 1832 et 1834 avait fait de grands ravages dans la population, agitait de nouveau tous les esprits ; par ailleurs, la révolution Italienne, qui se rendait maîtresse de Rome, forçait Pie IX à fuir à Gaëte,et désolait les catholiques. L'évêque qui, comme saint Jean Chrysostome à Antioche, vivait tout entier de la vie de son peuple, l'associait à toutes ses émotions, et partageait toutes ses appréhensions, essaya de calmer les larmes des siens, et de leur faire trouver,dans l'excès même de leur chagrin, un motif de plus d'espérance,

Dans une admirable prosopopée, il se plut à faire parler Pie IX au moment où il quittait la ville éternelle : " Adieu, " Rome, ville toujours chère à mon cœur, " *vinea electa*. Je t'ai comblée de bienfaits ; " je t'ai accordé d'immenses privilèges ; je " t'ai prodigué les concessions les plus

" libérales. Comment donc as-tu pu de-
" venir pour moi un sujet de si grande
" amertume ? *quomodo conversa est in ama-*
" *ritudinem ?* (Amos, 6, 13). Cheminant tris-
" tement vers une terre étrangère, mes
" yeux baignés de larmes se fixent sur
" toi ! *O ville ingrate ! Videns civitatem flevit*
" *super illam* (Luc, 19, 41). Hélas, que de
" malheurs vont venir fondre sur toi !
" Sans Pasteur et sans Roi, tu vas être
" livrée à toutes les horreurs de la plus
" affreuse anarchie. *Venient dies in te.* Tes
" habitants, se disputant le pouvoir, vont
" devenir tes plus cruels ennemis. *Circum-*
" *dabunt te inimici tui* (Luc, 19, 43). Des
" milliers d'étrangers, qui venaient assis-
" ter à tes joyeuses solennités, vont fuir
" bien loin, comme à la vue de Babylone.
" Pauvre peuple ! Hélas ! que vas-tu donc
" devenir ! Ne serais-tu pas le jouet et la
" victime de toutes les passions déchaî-
" nées, et ton sang ne va-t-il pas bientôt
" couler comme l'eau autour de cette nou-
" velle Jérusalem ! *Effuderunt sanguinem*
" *eorum tanquam aquam in circuitu Jerusalem*
" (Ps. 78, 3)."

Il envoya au saint exilé une admirable adresse où éclataient toute sa piété, son dévouement pour Rome et sa confiance en Notre-Dame de Bon-Secours :

" Au sein de notre ville de Montréal " est une antique et vénérable chapelle " dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours. Là " se réunissent tous les jours de nombreux " et pieux pèlerins qui vont prier pour leur " Père, aussi lui pèlerin sur une terre " étrangère. Ils y récitent avec des cœurs " pleins de respect et d'amour la sublime " prière qu'a adressée au ciel Votre Sain- " teté dans le sanctuaire de la Trinité. " Cette touchante prière se répète aussi " aux pieds de tous les autels du Très " Saint et Immaculé Cœur de Marie ; " Notre-Dame de Bon-Secours,dont le cœur " est si bon, entendra sans doute vos vœux " et ceux de vos enfants, comme elle en- " tendit ceux de Pie VII, et de tous les " fidèles qui prièrent pour ce glorieux " pontife, de sainte et heureuse mémoire. " Bientôt, nous l'espérons, la Vierge Im- " maculée, qui est terrible comme une ar- " mée rangée en bataille, soufflera sur " ces doctrines empoisonnées qui boule- " versent le monde en aveuglant les es- " prits et corrompant les cœurs. Le vif " éclat de sa pureté virginale dissipera " ces nuages épais de sauterelles, sorties " des puits de l'abîme. Elle vous pren- " dra par la main et vous conduira sur le " trône de vos illustres prédécesseurs."

La construction d'un évêché était un besoin qui s'imposait d'urgence et que tout le monde comprenait. D'ailleurs le ministère de Monseigneur dans le quartier Saint-Jacques l'avait rendu très populaire parmi les Canadiens qui l'habitaient presque exclusivement ; il était donc sûr que sa demande trouverait de l'écho parmi les fidèles.

Il n'était pas moins confiant dans son clergé : il lui fit un appel plein de bonhomie, lui disant l'état des choses, et lui exposant ses vues.

" Il est question de vous mettre à con-
" tribution pour l'évêché maintenant en
" construction. Avant tout, je vous ferai
" observer que l'établissement d'un évêque
" dans cette ville n'a rien coûté à ses ha-
" bitants, à part la donation d'un terrain
" par l'hon. D. B. Viger, et la souscrip-
" tion particulière de quelques citoyens.

" Mon prédécesseur, d'heureuse mé-
" moire, en faisant l'établissement actuel,
" dut donc se restreindre dans des dimen-
" sions fort étroites. Aussi cet édifice
" est-il insuffisant depuis plusieurs an-
" nées, à cause du grand concours de
" prêtres et de laïques qui y arrivent jour-

" nellement, pour leurs devoirs religieux " ou pour les affaires ecclésiastiques. Au " concours du clergé et des fidèles se " joint, assez souvent, celui des évêques " étrangers, qui daignent honorer notre " ville de leur visite, et relever, de leur " présence, la splendeur du culte catho- " lique.

" Maintenant, avec la meilleure volonté " du monde, il m'est impossible de rem- " plir un des devoirs de l'épiscopat, celui " d'exercer une honnête hospitalité, " comme devrait le faire l'évêque d'une " ville telle que Montréal. D'ailleurs, je " sens le besoin qu'il y a ici pour l'évêque " de cette grande ville de s'entourer d'un " bon nombre de prêtres, capables de faire " honneur à la religion et à la patrie. Tout " cela demande un local plus spacieux et " plus décent que l'évêché. J'aime beau- " coup à être pauvre pour moi : mais, je " l'avoue, un peu d'aisance en faveur des " autres ne me déplaît pas.

" Ces divers motifs me portèrent, l'an " dernier, à accéder aux pressantes solli- " citations qui m'étaient faites depuis " longtemps par les amis de l'évêché ; et " j'acceptai leurs oblations volontaires, au " moyen desquelles s'est fait l'extérieur

" du nouvel évêché, qui ne fera pas, je " crois, déshonneur à cette ville. Peut- " être même paraîtra-t-il à quelques-uns " trop splendide. Mais je dois vous avouer " ici qu'en cela j'ai cédé à une pensée de " patriotisme et de charité : car j'ai eu " uniquement en vue de donner au talent " de l'ouvrier du pays une occasion solen- " nelle de se développer et de se montrer " en même temps que je croyais faire une " bonne charité, en faisant gagner du pain " à de bons pères de famille, à des hommes " laborieux qui autrement seraient de- " meurés sans ouvrage. Je me serais bien " passé de ce *splendide* ; et j'aurais à coup " sûr préféré quelque chose de plus simple " et de plus analogue à mes goûts parti- " culiers : mais j'ai cru que je devais avoir " égard aux raisons d'intérêt public et " d'honneur national, d'autant plus que, " jusqu'ici l'évêché n'a pas mis un sou sur " cette bâtisse, qui est uniquement l'œuvre " des souscriptions de nos campagnes. " Car on y a compris que, si une paroisse " doit loger son curé et ses vicaires, un " diocèse doit loger son évêque et ses " auxiliaires.

" Si ces considérations vous paraissent " de quelque poids, veuillez bien m'ac- " cueillir favorablement, dans la personne

" de mon digne coadjuteur qui, comme
" vous le savez, est un autre moi-même,
" et qui se présente, ces jours-ci même,
" pour recevoir votre contribution à cette
" œuvre qui, ce semble, doit être l'œuvre
" de la ville, aussi bien que celle de la
" campagne."

Les listes de souscription se couvrirent comme par enchantement ; les habitants des rues St-Laurent et St-Denis étaient ravis d'avoir leur évêque et l'évêché si près d'eux ; ils espéraient le conserver toujours.

Le clergé se montra généreux, et dès l'année suivante, Monseigneur put annoncer à tous l'inauguration et la bénédiction de son palais épiscopal.

La nouvelle "maison du clergé" dont les familiers devaient se plier aux sacrifices de la vie commune, et *plus que commune*, disait-il, regardait la ville, parce qu'elle appartenait à la patrie, mais son intérieur donnait sur l'église, parce qu'il doit être tout entier à la Religion.

Ces heureux pronostics ne devaient se réaliser que pour quelques années : en 1855 le feu dévora le magnifique palais et la cathédrale ! Onze cents maisons furent brûlées, neuf mille personnes se trouvèrent sur le pavé.

L'évêque se trouvait en ce moment en

visite pastorale à Vaudreuil. Un prêtre accourt lui apporter la nouvelle du désastre ; après tant de sacrifices, tant d'espérances, tant de reconnaissance à Dieu, l'épreuve semblait cruelle ! Le prélat écouta sans mot dire la terrible nouvelle, et se contenta de répéter la parole du saint homme Job : " Dieu nous l'avait donné, Dieu nous l'ôte, que son saint nom soit béni ! "

Pourtant il se rappelle l'asile de la Providence, et ne peut s'empêcher de dire : " Et mes pauvres ? "—" Ils sont sauvés ! " Alors on vit de grosses larmes d'attendrissement couler de ses yeux, et des paroles de reconnaissance à Dieu sortirent de ses lèvres.

Voilà son cœur : sa première pensée était toujours pour les autres, surtout s'ils étaient abandonnés.

Le ciel lui ménagea une grande joie avant de lui permettre de reconstruire sa demeure épiscopale : le diocèse de Saint-Hyacinthe fut séparé de Montréal, et Mgr J. C. Prince, évêque de Martyropolis, dont le zèle, la piété et la prudence lui étaient connus, fut désigné pour le nouveau siège. Mgr Bourget se félicita de voir sa charge épiscopale allégée, il fit aux fidèles, aux communautés et au clergé les adieux les plus éloquents ; il écrivit aux prêtres

le 24 septembre une lettre remplie d'une humilité touchante et d'une tendre sollici tude pour le nouveau pasteur.

Il leur demandait pardon de ses torts : il était si peu fait pour être à leur tête ! Leur bon peuple voudrait bien oublier toutes ses négligences, car elles retombaient sur le peuple, qui est toujours victime des fautes des grands, et surtout des pasteurs.

La coadjutorerie de Montréal, laissée vacante par le départ de Mgr Prince, fut remplie par Mgr J. Larocque.

La pensée de réparer les ruines et de reconstruire l'évêché et la cathédrale le poursuivait sans cesse. Il voulut de nouveau prendre conseil de Rome, et il partit pour la Ville éternelle : mais cette fois ce ne fut pas sans un vrai déchirement de cœur qu'il quitta ses fidèles attristés et son peuple désolé.

En relisant aujourd'hui ces paroles si affectueuses, il nous semblait entendre saint Grégoire faisant ses adieux à l'Eglise de Constantinople.

Nous croirions commettre une injustice envers nos lecteurs, si nous les privions de cette admirable lettre :

" Adieu, disait-il, adieu, maintenant, " pieux fidèles, ferventes communautés, " clergé si cher à notre cœur. Notre der-

" nier désir, en laissant les rives de la " patrie, est celui de votre bonheur. Si " Dieu Nous fait la grâce de vous revoir, " ce sera pour mieux travailler tous en- " semble à la gloire de son saint Nom.

" Anges gardiens des pays que Nous " allons parcourir, joignez-vous à ceux des " lieux que Nous quittons, pour que par- " tout Nous soyons en sûreté, à l'ombre " de vos ailes.

" Saints Patrons de toutes les paroisses " de ce diocèse, prenez soin de ces âmes " que notre Dieu vous a chargés de pro- " téger. Si Nous revenons heureusement " au milieu d'elles, nous vous serons tous " ensemble plus dévoués que jamais. Vous " connaissez les dangers de cette vie. Oh ! " aidez-nous à les éviter.

" Saints Patrons de notre cathédrale et " de notre Evêché, bienheureux Jacques " et Jean, soyez voyageurs avec Nous, " puisque vous n'avez plus ni temple, ni " autel pour vous reposer ici et recevoir " nos hommages. C'est pour votre gloire " que nous allons voyager. En tous lieux, " vous parlerez donc pour Nous, vous qui " êtes, par votre puissante parole, les En- " fants du tonnerre.

" Bon saint Joseph, protecteur de Jésus " et de Marie dans leur pénible voyage en " Egypte, daignez nous prendre sous votre

" protection et nous diriger dans toutes
" nos voies. Si ce voyage est heureux,
" comme Nous l'espérons, car on ne vous
" invoque jamais en vain, vous aurez
" votre autel dans le nouveau Temple, et
" nous ferons tout en notre pouvoir pour
" que votre pèlerinage y soit religieuse-
" ment fréquenté, et votre nom dévote-
" ment invoqué, glorieuse Mère de Dieu,
" puissante et aimable protectrice de ce
" diocèse, vous connaissez nos maux et
" vous en aurez pitié, car vous êtes notre
" bonne et tendre Mère à tous. Nous n'au-
" rons pas cette fois la consolation de dé-
" poser en partant, à l'autel de votre Très
" saint et immaculé Cœur, les vœux de
" notre cœur affligé. Hélas ! il est détruit
" cet autel qui était pour nous tous le
" trône de vos miséricordes ; mais Nous
" marchons pour le relever de ses ruines.
" O vous qui êtes l'Etoile de la mer, tracez-
" Nous la route et conduisez nos pas."

Son voyage à la Ville éternelle lui avait fait voir en Europe et partout la généralité d'un abus qui s'était aussi introduit en Canada : celui des tables tournantes et des évocations spirites.

Il donna à ce sujet une instruction qui eut son écho en Europe, et fit partout la plus heureuse impression.

L'année 1853 se termina par une bonne

nouvelle : l'Université catholique de Québec fut fondée, et Monseigneur s'associa avec son peuple à la joie du métropolitain et de ses fidèles. Pour lui, il poursuivait sans relâche son plan de rebâtir la cathédrale ; mais où la placer cette fois ? Les habitants de Saint-Jacques n'admettaient pas la possibilité de le voir abandonner leur quartier, ils ne se sentaient nullement responsables des incartades de l'incendie de 1852, et croyaient qu'ils avaient quelques droits, après les sacrifices faits pour la première cathédrale, de voir la seconde érigée chez eux. D'ailleurs l'idée d'aller s'établir en haut de la rue Saint-Denis, au croisé de la rue Sherbrooke, souriait à Sa Grandeur. Il hésita longtemps.

Une autre idée prévalut ; elle avait de la grandeur, et c'est par cela même qu'elle gagna le prélat.

On voulait porter la nouvelle cathédrale au milieu même du quartier anglais, tout près de *Christ Church*, comme un boulevard avancé du catholicisme, et une espérance de voir un jour tous les Montréalais catholiques. Son zèle rêvait la conversion de nos frères séparés ; ce sera la même pensée qui le poussera plus tard à demander aux Pères Jésuites de bâtir une vaste église au Sacré-Cœur, au lieu d'une chapelle ordinaire, pour laquelle ils

avaient commencé de recevoir des aumônes, afin, disait-il, d'y attirer la population protestante par des sermons de controverse.

D'ailleurs le nouveau temple devait, par ses proportions, rappeler le plus pur esprit romain ; il fallait une basilique, et Monseigneur, en visitant Rome, se convainquit que la Basilique du Vatican était seule digne de représenter au monde nouveau la pensée d'unité catholique, à laquelle il vouait sa vie entière : "Sans " doute, disait-il, ce sera un Saint-Pierre " en petit ; mais il rappellera l'autre, et " nous y reliera plus sûrement."

Il exposa tous ses motifs dans sa lettre pastorale du 27 août, et partit pour Rome, afin de mettre ses projets sous la protection de Marie Immaculée, et coopérer à la proclamation de ce dogme qu'il avait tant aimé et vénéré.

Ses lettres de cette époque aux fidèles, aux communautés religieuses et au clergé respirent la piété la plus douce et la plus confiante envers Marie, et sont tout embaumées des parfums de la plus pure spiritualité. Il explique les raisons pour une prompte proclamation de ce dogme, les fondements sur lesquels il s'appuie ; ses applications pour toutes les conditions de la vie, et ses fruits dans l'avenir.

D'ailleurs, si agitée que soit son existence, il ne cesse de poursuivre partout ses études sur l'esprit, les doctrines, et la liturgie romaine.

C'était à Rome que Mgr Wiseman avait, près des tombes des martyrs, commencé d'écrire son livre de Fabiola, et il continua de tracer ce récit tout le long de sa route, dans les presbytères ou les séminaires où il s'arrêtait, voire même sur une table d'auberge. Mgr Bourget aussi était de ces hommes qui savent sauver du temps là même où tout le monde en perd.

Il trouva donc moyen, au milieu de ses occupations, d'écrire son livre sur les Cérémonies de l'Eglise romaine, et en passant à Paris (1855), il l'offrit au clergé français comme un mémorial destiné à resserrer les liens qui n'ont jamais cessé d'exister entre les deux Eglises.

Au retour, les difficultés qu'il rencontra pour la construction de la cathédrale, et qui le forcèrent de faire un appel plus vif à son clergé (1856), ne l'empêchèrent pas d'établir une institution très urgente pour le pays : l'Ecole des Sourds-Muets. Il avait visité, à Lyon, en compagnie du père Querbes, supérieur des frères Viateurs, un établissement de ce genre dirigé avec un grand succès par M. Forestier.

Le père Querbes reçut dans sa congrégation un des professeurs de Lyon, et Monseigneur confia à ces religieux cette grande entreprise. Elle eut un succès qui augmente chaque jour. Plus tard, l'établissement des Sourdes-Muettes, établi sous ses auspices, couronna cette œuvre, et dota le pays d'une de ses meilleures institutions.

Il semblait que chaque jour de ce pontificat dût voir éclore une germination nouvelle du bien et de la charité.

Saint-Sulpice poursuivait avec succès la plus coûteuse et la plus ingrate de ces entreprises à première vue, mais non pas la moins utile : l'établissement d'un grand séminaire. C'était un projet longtemps caressé, longtemps mûri par les vénérables supérieurs, et qui, jusque-là n'avait pu aboutir. Dès 1812, Mgr Plessis avait offert à M. Roux de lui donner la direction de la jeunesse ecclésiastique du district de Montréal ; mais, malgré son désir de s'occuper d'une œuvre qu'il regardait comme la principale de la vocation de Sulpicien, le pieux supérieur avait dû décliner cette invitation.

Mgr Lartigue avait fait un essai à Saint-Jacques, et lorsqu'en 1836, il fut reconnu officiellement comme évêque de Montréal, il pria Saint-Sulpice de se char-

ger de former son clergé. Le personnel manquait, il fallut ajourner encore ; mais le saint évêque avait la chose tellement à cœur, que sur son lit de mort, il demanda à son coadjuteur qui allait lui succéder, de terminer cette affaire aussi vite que possible.

Pendant les vacances, Mgr de Nancy ayant fait subitement prévenir qu'il ne pouvait tenir la parole qu'il avait donnée de prêcher la retraite ecclésiastique, on s'adressa à M. Billaudèle, ancien supérieur de philosophie à Clermont, et occupé au ministère depuis son arrivée au Canada (1837) ; il accepta avec simplicité.

Dieu bénit son sacrifice ; le succès fut si complet qu'à la fin de la retraite, Mgr voulut que Saint-Sulpice se préparât à ouvrir le séminaire ; on n'avait pas à s'inquiéter du directeur, il était tout trouvé en la personne de M. Billaudèle.

Les Messieurs hésitaient à s'engager dans une semblable entreprise. M. Villeneuve, dont l'optimisme est resté proverbial parmi les siens, paraît-il, affirma que ce projet était très-facile à réaliser : il fit préparer une aile de l'ancien collège, et dès cette année, dix ou douze clercs vinrent s'établir dans ce séminaire improvisé.

M. Billaudèle enseignait l'Ecriture

sainte, M. Baile, directeur du séminaire, faisait quelques cours, M. Villeneuve se chargeait de la Morale ; on suivit le règlement du séminaire de Paris.

Pourtant les développements de l'œuvre devaient aller lentement, à cause de la situation précaire où l'on se trouvait pour les logements et le reste.

On désirait bâtir : les uns voulaient le faire à la paroisse même ; d'autres, au faubourg Québec. On se détermina finalement à creuser les fondements sur le terrain de l'ancienne mission des Indiens, et le 8 sept. 1854 on bénit la première pierre.

La construction alla si bien, qu'en 1857, Mgr Larocque put en faire la bénédiction, et MM. Baile, directeur, Larue, professeur de Dogme, Mercier, professeur de Morale, purent souhaiter la bienvenue à cinquante jeunes ecclésiastiques, qui venaient suivre leurs leçons.

L'œuvre a grandi ; des centaines de prêtres de tous les diocèses du Canada et de l'Amérique sont venus y puiser le suc des pures doctrines romaines ; aujourd'hui, près de quatre cents jeunes ecclésiastiques y suivent les cours de philosophie. La ruche est si complète, qu'une partie a essaimé vers Boston, et, s'il faut en croire la rumeur publique, les évêques

du Canada, confiants dans la sûreté de l'enseignement et la discipline de cet établissement, demanderaient que la maison de Montréal établît un autre séminaire à Rome, et le pape semblerait favoriser ce projet.

Avec quel bonheur l'archevêque de Martianopolis, qui a pu entendre parler de ce projet avant de mourir, n'a-t-il pas dû l'accueillir, lui qui avait tant aimé Rome, et lui appartenait non pas seulement par le titre de citoyen romain, mais par le fond des entrailles.

Frappé du bien que produisait dans le clergé la culture des sciences ecclésiastiques, il institua l'année suivante les conférences diocésaines, dont la rédaction vraiment sérieuse et approfondie est une des gloires du clergé montréalais, et nous prépare un véritable monument national.

Au milieu de toutes ces entreprises, il crut remarquer qu'un souffle de fausse doctrine passait sur le pays ; il s'alarma. Il écrivit une lettre pastorale contre le philosophisme et le voltairianisme.

Comme une partie des membres de l'Institut canadien avaient refusé dans une séance extraordinaire la révision du catalogue de la bibliothèque, pour en exclure les livres qu'on regarderait comme dangereux, l'évêque crut voir dans cet acte

un esprit antipathique à la foi catholique ; il fut blessé surtout de la déclaration que l'on fit que l'Institut était seul compétent à juger de la moralité de sa bibliothèque ; il y vit une atteinte au droit et au devoir qui incombe à tout évêque de sévir contre toutes les fausses doctrines, et il frappa sans hésiter cette institution.

Dans deux nouvelles lettres, il rappela aux fidèles les règles de la congrégation de l'Index et du saint Office, et les mit en garde contre les mauvais journaux ; il rappela le respect dû aux pasteurs et aux interprètes de l'Evangile, la nécessité de le soutenir et de lui payer la dîme (Mai 1858).

Tout le monde s'unit à lui pour flétrir l'année suivante les excès commis par le malheureux apostat Chiniquy qui commençait son apostolat de perversion chez les Canadiens de l'intérieur et de l'extérieur.

Avec l'âge et les infirmités, les inquiétudes augmentaient ; le prélat entrait dans la dernière phase de son laborieux épiscopat, et il commençait à en ressentir tout le poids.

CHAPITRE V.

DERNIÈRES ANNÉES DE L'ÉPISCOPAT DE MGR BOURGET. ZOUAVES PONTIFICAUX, DÉMEMBREMENT DE LA PAROISSE NOTRE-DAME. DÉMISSION DE SA GRANDEUR. SA RETRAITE AU SAULT-AU-RÉCOLLET.

Intus pugnæ. foras timores.
Combats à l'intérieur, craintes au dehors.
(SAINT PAUL).

Pendant que ses jours s'assombrissaient à l'intérieur, des nouvelles plus mauvaises encore lui venaient du dehors. L'indépendance du territoire romain était de nouveau menacée, et par suite l'indépendance du Saint-Siège en danger : il voyait avec une profonde douleur l'indifférence de l'Europe, et le travail de la mauvaise presse qui préparait de loin l'invasion des Etats du pape. Il pria, il parla, il écrivit. Il tâcha de rattacher en cette heure de danger toutes les sympathies au pontife romain, et il applaudit avec enthousiasme à la formation de la petite armée des

zouaves pontificaux, que les Lamoricière, les Pymodan, les Charette, les Dubourg, les Legonidec, les D'Allet, et tant d'autres allaient bientôt illustrer.

Ce fut un immense soulagement pour son âme, que de voir cette protestation par le sang, qui se préparait de toutes parts : il ne savait pas encore qu'elle dût finir par une hécatombe de martyrs.

En attendant, il était heureux de voir ses enfants du Canada aller aux portes de Rome serrer la main à leurs frères de Bretagne et de Vendée, et se préparer à mourir pour la même cause. La race des Couture et des héros du Long Sault n'était donc pas éteinte : Dieu et l'Eglise étaient fiers du Canada !

Aussi,qu'il fut heureux chaque fois qu'il retourna dans la Ville éternelle,de se voir entouré de cette noble jeunesse qui abandonnait tout pour les combats de la foi. Il en exprima hautement sa satisfaction dans mille circonstances, et il écrivit aux religieuses qui avaient travaillé à l'équipement des zouaves (8 déc. 1867) pour les féliciter de cet acte patriotique et religieux : " Vous serez heureuses, leur disait-" il, d'apprendre que sous ces habits, ils " ont vaillamment combattu pour le " triomphe de la foi, pour l'honneur de la " Religion, pour la gloire du Saint-Siège,

“ et qu'ils les ont même teints et arrosés
“ de leur sang. Dans ce cas, vous aimeriez
“ à imiter une fameuse vierge, sainte
“ Praxèle, qui est représentée dans son
“ église à Rome tordant de ses mains
“ pures et innocentes les habits des mar-
“ tyrs qu'elle avait encouragés à la
“ mort, pour en faire couler le sang dans
“ un puits qui se voit encore.”

Aussi, comme il s'associa aux acclamations du concile de Québec, dont tous les évêques, les théologiens, et les canonistes exaltèrent l'héroïsme de la courageuse légion !

“ A tous les défenseurs du pontife ro-
“ main et des Etats temporels de l'Eglise,
“ et surtout à nos braves et pieux soldats
“ volontaires qui ont volé à Rome pour
“ combattre contre les ennemis du Saint-
“ Siège, succès en toutes choses. Victoire
“ dans les combats, joie constante de l'âme,
“ santé du corps, et heureux retour dans
“ la patrie, après les triomphes de la plus
“ glorieuse victoire. Qu'il en soit ainsi.
“ *Fiat, fiat, fiat !* ” (31 Mai 1868).

Hélas ! plus tard vinrent Mentana Castelfidardo, et son cœur saigna comme celui d'un père, mais son âme catholique se réjouit en pensant que le sang canadien était monté comme la rosée d'une prière vers le trône de Dieu.

Il avait placé tout son espoir de l'avenir dans la jeunesse, et il lui multipliait ses conseils et sa protection. Aussi applaudit-il avec joie, quand il vit les Pères Jésuites secondant les Messieurs de Saint-Sulpice qui par leur cercle et leur bibliothèque, faisaient déjà tant de bien, établir l'Union catholique et sa retraite pascale.

Le R. Père Gravoueille et le R. Père Vignon eurent toutes les fatigues au début de cette délicate entreprise, qui se maintient toujours avec honneur.

Mais déjà de graves préoccupations absorbaient son esprit. La population avait augmenté, le nombre des catholiques croissait d'une façon qui le consolait et l'alarmait tout à la fois. Il se demandait comment il pourrait subvenir à tant de besoins, et si l'existence d'une paroisse unique n'était pas un obstacle invincible à l'extension du bien. Saint-Sulpice, même en établissant des succursales, ne pouvait, lui semblait-il, faire face à tout : la question du démembrement fut dès lors résolue dans son esprit, mais l'exécution en était difficile.

La paroisse de Villemarie avait été érigée le 30 octobre 1678, par le premier évêque de Québec, Mgr de Laval, qui avait stipulé qu'elle serait à perpétuité desservie par MM. les ecclésiastiques du

séminaire de Saint-Sulpice. Mgr de Saint-Valier, le 3 août 1694, établit le supérieur du séminaire comme curé à perpétuité de cette cure. Louis XIV en 1702 avait ratifié ces arrangements, et les changements politiques n'avaient rien modifié.

Les Messieurs du séminaire se considéraient donc comme chargés, sous la direction de l'évêque, de tous les catholiques de Montréal. Mgr Bourget croyait impossible le maintien de l'état de choses, et semblait penser qu'il pouvait agir à l'égard du supérieur du séminaire comme à l'égard du supérieur d'une communauté exclusivement diocésaine, sur la direction et sur les biens de laquelle il aurait conservé comme une sorte de haut domaine.

Après bien des malentendus et des froissements qui arrivent toujours dans ces grandes modifications, on résolut de demander à Rome la solution de tous ces doutes : un premier décret en 1865 maintint l'autonomie du séminaire, et lui garantit la propriété de ses biens ; mais il stipula le principe de la division des paroisses, tout en accordant aux Messieurs de Saint-Sulpice de grands dédommagements.

Survint une nouvelle question : les paroisses seraient-elles canoniques ou non ? La législation s'y opposait ; Monseigneur

prétendait, comme il arriva, que le gouvernement accorderait ce qu'il réclamait déjà comme un droit.

Si la question s'envenima, des esprits indiscrets saisirent le public de toutes ces difficultés, et le passionnèrent ; " si enfin " un honteux pamphlet vint tout à coup " avilir la discussion, ce ne fut la faute ni " de Sa Grandeur, ni des autorités du Sé- " minaire, me disait hier un de nos pre- " miers hommes politiques. Je voyais par " position les deux partis presque tous les " jours : en persistant de part et d'autre " dans ce que l'on croyait être son droit, " j'étais frappé de l'urbanité et de la cha- " rité avec lesquelles des deux côtés on " traitait les questions de personnes. "

De nouveaux arrangements en 1874 ont amené la situation présente ; Monseigneur a reconnu la droiture d'intention de ses opposants d'un jour et leur désintéressement, et il leur a donné jusqu'à la fin de sa vie, des marques d'une estime non équivoque.

Ces chagrins passagers n'avaient pas retardé la moisson : dès 1867, Monseigneur constatait avec admiration cette soudaine efflolaison de bonnes œuvres, et comparaît l'état actuel avec l'époque où il avait pris possession de son siège :

" Lorsque Nous fûmes envoyé, il y a

" près d'un demi-siècle, auprès de l'illus-
" trissime et révérendissime J. J. Lar-
" tigue, évêque de Telmesse, alors suf-
" fragant auxiliaire et vicaire-général de
" l'archevêque de Québec, Montréal n'était
" point un diocèse, mais un district épis-
" copal érigé par le Saint-Siège. Il n'y
" avait alors que 71 paroisses ou missions,
" et 97 prêtres employés à divers minis-
" tères. Il ne s'y trouvait qu'une seule
" communauté de prêtres séculiers, un
" grand collège où se faisait un cours com-
" plet d'études, et un collège naissant qui
" luttait contre les difficultés inséparables
" des institutions qui commencent. On y
" comptait trois communautés de femmes,
" dont deux étaient consacrées aux soins
" des pauvres et une autre à l'éducation.
" Il n'y avait guère, dans les paroisses de
" la campagne, que dix couvents pour
" l'éducation des jeunes filles, avec un
" très petit nombre d'écoles élémentaires
" pour les garçons et les filles. Toute la
" population de la ville et de son immense
" district s'élevait à 196, 480 âmes."

Tout ce qui combattait pour Dieu d'ailleurs avait un droit à sa reconnaissance ; s'il parlait avec une prédilection marquée des développements de l'hôpital de la Providence, et énumérait complaisamment les œuvres que ces religieuses avaient

fondées, il n'oubliait pas le dévouement séculaire des hospitalières de Saint-Joseph, le zèle des filles de la sœur Bourgeoys, qu'il avait encouragées et dirigées dans leur magnifique fondation de Villa-Maria, ni surtout l'héroïsme des sœurs Grises, qui s'en vont à 1600 lieues " par des chemins " qui n'ont point encore été battus, et qui " doivent dire un adieu éternel à leurs fa- " milles, à leur patrie, car le retour sera " impossible. " (24 juin 1866.)

En 1869 il se trouva de nouveau à Rome pour fêter les noces d'or de Pie IX, comme il avait fêté dans la Ville éternelle la canonisation des martyrs japonais, et proclamé la nécessité du pouvoir temporel (1862).

Il était là toujours, au poste de la fidélité, lorsque fut décrété le dogme de l'infaillibilité pontificale ; il assista au concile depuis son ouverture jusqu'à sa quatrième et dernière session, et quand on vint lui demander son vote sur cette définition, ce fut avec un bonheur indicible qu'il répéta solennellement la formule usitée : *Placet.*"

Il était à peine moins âgé que l'illustre pontife qu'il a tant aimé : aussi songea-t-il au retour à célébrer ses noces d'or, et à remercier Dieu, qui depuis " sept fois sept " ans l'admettait au saint autel, *immolo*

" *quotidie Immaculatum Agnum in altari.*"

Il invita tous ses diocésains à prier pour lui et à s'associer à sa gratitude envers le Seigneur. Ce fut le Canada qui répondit tout entier, et l'année suivante, 1872, il se vit entouré à Montréal,dans un jubilé universel, des congratulations de tout l'épiscopat canadien, d'un grand nombre des membres de la législature et de tout ce que le clergé, la magistrature, les professions libérales et le commerce comptaient d'hommes éminents.

On ne demandera pas si les zouaves y étaient ! Ce fut une fête pleine d'ivresse et d'abandon. Pour un jour, on oublia tous les soucis, et on s'associa cordialement pour présenter à Sa Grandeur les félicitations les plus chaleureuses.

Mais les années s'accumulaient. Il fut bientôt nécessaire de choisir un coadjuteur au vieil évêque. Bien des noms d'hommes éminents furent prononcés ; celui qui fut choisi était un de ces prêtres que Dieu garde pour les circonstances difficiles, et dont l'inaltérable longanimité triomphe à la fin de tous les embarras. Depuis longtemps familiarise avec l'administration, M. l'abbé Ed. Fabre avait su gagner les sympathies de tous par ses manières affables, son dévouement à la jeunesse, la régularité et l'austérité de sa vie. Esprit

conciliant, modéré, ami de la paix, il répugnait aux éclats. Il était aimé du séminaire, où il avait fait une partie de ses études, estimé du clergé qui appréciait son zèle, populaire parmi les Montréalais, à cause de ses services et de sa famille. Il accepta et commença cette carrière d'infatigable dévouement que nous lui voyons poursuivre depuis près de douze ans.

Ce fut un grand soulagement pour Mgr Bourget ; mais des difficultés nouvelles surgissaient de toutes parts ; ses infirmités augmentaient, il commençait à croire qu'il ne pouvait porter plus longtemps le poids d'une si laborieuse administration, et en 1876 il demanda au Souverain Pontife d'en être déchargé.

Il voulait passer dans la retraite et la contemplation des années éternelles les derniers jours de son existence. Le père de la catholicité jugea qu'il avait assez chèrement acheté le repos ; cependant il désira lui donner une dernière marque de son estime, et le nomma archevêque de Martianopolis au moment où il quittait le champ de bataille, comme au soldat au moment de la retraite on donne la croix d'honneur.

Il se retira au Sault-au-Récollet, à la résidence de Saint-Janvier, tout près du noviciat des RR. PP. Jésuites et du cou-

vent des Dames du Sacré-Cœur qu'il avait ramenés en Canada.

Depuis ce jour, il se consacra aux études ecclésiastiques, à la prière et à la réception de nombreux amis qui venaient prendre ses conseils et sa direction.

Un jour une nouvelle à laquelle il devait s'attendre depuis déjà longtemps, vint le troubler dans sa paix : l'évêché, qu'il avait laissé très obéré, arrivait à la perte de ses biens et était obligé de faire un appel au clergé et aux fidèles pour liquider la situation.

Le vétéran reprit son bâton ; il avait tant quêté dans sa vie, tant demandé et tant obtenu, qu'il pensait ne pas devoir être plus mal accueilli que de coutume.

Il se fit à son tour le coadjuteur de son successeur : il lui devait bien cela ! pensait-il. Et il alla de paroisse en paroisse, et l'honneur de l'évêché de Montréal fut sauvé, grâce aux généreuses contributions des fidèles, du clergé et de Mgr Fabre qui, lui surtout, n'épargna pas les sacrifices.

CHAPITRE VI.

MORT DE MGR BOURGET.

Defunctus adhuc loquitur
Il parle jusque dans la mort.

Parmi les fêtes de l'année, deux surtout sont particulièrement chères au cœur des Canadiens : la Fête-Dieu, et la Saint-Jean-Baptiste.

Aussi le 7 juin 1885, dès les premières heures de la matinée, on voyait les rues de Montréal se remplir d'une foule affairée ; des arcs de triomphe ornaient les coins des rues, des branches d'érable, des sapins, des drapeaux, des guirlandes donnaient aux habitations un air de fête ; et cependant on ne se sentait pas le cœur aussi gai que les années précédentes ; il semblait à tous qu'un malheur était proche, et beaucoup en avaient le triste pressentiment.

On ne se trompait pas. La grand'messe était commencée dans la basilique de

Notre-Dame : le prédicateur monta en chaire au milieu de l'attention générale, et annonça aux fidèles surpris et consternés que Mgr Bourget se mourait, et que Sa Grandeur Mgr Fabre venait de partir en toute hâte pour la résidence de Saint-Janvier.

Comme le mauvais temps avait forcé à remettre la procession à l'après-midi, on espérait que l'évêque de Montréal pourrait être de retour pour cette solennité, et rassurer tous les cœurs en apportant de meilleures nouvelles. Mgr Bourget avait tant de fois déjoué toutes les appréhensions des médecins !

On espérait qu'il reverrait encore une fois cette Saint-Jean-Baptiste qu'il avait tant aimée, que les yeux du doux vieillard pourraient contempler encore cette splendide et soudaine végétation que le printemps fait naître après les longues neiges d'hiver comme par enchantement. De toutes parts sur les chaudes haleines du midi, les oiseaux du sud arrivent avec leur gracieux plumage et leurs chants étranges ; l'air s'embaume de toutes sortes de parfums ; la verdure et les fleurs naissent sous les pas ; le vallon du Saint-Laurent se transforme en bosquet ; Dieu passe au milieu de ses enfants. Pourquoi le vénérable prélat n'aurait-il pas une fois

encore le bonheur de contempler sa terre natale dans ses habits printaniers ? Pourquoi fallait-il que son âme s'envolât avec le premier souffle du printemps ?

Ainsi nous pensions tous ; mais la Providence, jalouse de couronner enfin une vie qui lui avait été consacrée tout entière, une vie longue de travaux et de dévouement, en avait décidé autrement : Dieu attirait à lui une âme dans des plaines incomparablement plus belles que celles du Canada, et de toutes les parties du monde : les cieux ouvraient enfin leurs portes pour le recevoir.

La dernière grande maladie de Mgr Bourget avait tellement altéré sa constitution qu'il semblait à chaque instant sur le point de succomber ; ses douleurs étaient devenues plus continues et beaucoup plus aiguës. Il souffrait depuis plus de vingt ans d'une affection des voies urinaires, et cette maladie, qui l'avait conduit quelques mois auparavant aux portes du tombeau, allait l'enlever cette fois à l'affection des pauvres et de ses innombrables amis.

Ses souffrances étaient continues ; il n'en mettait cependant que plus de ferveur dans l'accomplissement de ses devoirs religieux ; comme ces modestes héros, qui, mortellement frappés sur le champ

de bataille, se relèvent encore pour tirer un dernier coup de feu, le prélat, luttant jusqu'au bout contre la douleur, continuait à prodiguer ses actes de charité et à accomplir ses nombreuses pratiques de dévotion qu'il poursuivait bien tard dans la nuit.

Comme nous le disions au début de cette notice, il avait reçu du ciel le don de piété ; la prière, la méditation, l'entretien intérieur avec Notre-Seigneur, le souvenir de la présence de Dieu, c'était sa vie. A mesure que ses années se prolongèrent, ce doux penchant s'accentua ; les noms sacrés de Jésus et de Marie abondaient sur ses lèvres ; il voyait en tout l'action de la Providence, et s'y abandonnait avec une simplicité enfantine. Il savait que le fleuve va toujours à la mer, et que tout ce qui nous vient de bon émane de Dieu.

Peut-être lui prêta-t-il quelques-unes de ses vues, mais qui oserait jamais lui en faire un reproche ? Pendant de longues années on l'avait vu veiller tard dans la nuit, et prolonger ses saintes veilles d'étude et de prière. Que de fois ne l'avait-on pas trouvé, tenant son bréviaire d'une main et son bougeoir de l'autre, debout, récitant le saint office, et luttant contre l'épuisement et le sommeil, pour donner

à Dieu la fin de sa journée, comme il lui en avait donné les prémices !

Quand il visitait un noviciat ou une congrégation religieuse, il jalousait saintement les jeunes gens qui y suivaient les pratiques de mortification habituelles : mille fois, entraîné par son amour pour la pénitence, on le vit, oublieux de sa dignité, donner à tous ces enfants l'exemple des exercices les plus humiliants pour la nature.

Tel on le voyait à Montréal, tel il apparaissait partout : à Paris, à Rome, à Londres, tout le monde était émerveillé de sa tenue pieuse et recueillie. Ses préparations à l'auguste sacrifice étaient longues sans doute, mais ses actions de grâces se prolongeaient bien plus longtemps encore.

On raconte qu'un jour, c'était à N.-D. des Victoires, je crois, après avoir terminé sa messe à 7½ heures du matin, il resta suivant sa coutume, prosterné au pied de l'autel pour l'action de grâces.

Le séminariste qui lui avait servi la messe, l'attendait pour le conduire au réfectoire ; un quart d'heure, une demi-heure s'écoule, et le jeune clerc patiente, mais arrivent 9 heures, 9½ heures, 10 heures, et l'action de grâces dure toujours. La vertu par excellence du Parisien ne

fut jamais la patience ; aussi le jeune clerc commençait-il à recommander à tous les saints d'Europe et d'Amérique le digne prélat qui le condamnait à ce jeûne forcé, quand il lui prit fantaisie de contempler la figure de son pieux persécuteur. Alors il ne s'ennuya plus ; dix heures, onze heures passèrent, et tout ému, il resta aussi en contemplation au pied des autels. L'angélique visage du prélat canadien tout absorbé en Dieu avait tellement impressionné le jeune séminariste, que pour lui les heures passaient comme au ciel, sans qu'il les comptât.

Souvent dans sa chapelle, on vit Mgr Bourget parcourir la nuit les stations du chemin de la croix, et il n'y a que ceux à qui Dieu a fait la grâce de les faire vivre avec lui, qui puissent nous dire quelque chose des vertus qu'il pratiquait journellement, et pour ainsi dire sans effort.

Sa vie fut une prédication continuelle, sa mort a été un enseignement. Deux jours avant sa mort, il dit à M. Perrault avec sa gaieté et son amabilité habituelle :

" Je sens que mon pauvre corps se dé-
" sorganise ; c'est une vieille machine qui
" se démolit. Je m'attends à n'en avoir
" plus pour longtemps maintenant ; ma
" fin est prochaine.

" Si l'on n'avait pas à s'appuyer sur la

" grande miséricorde du Bon Dieu, nous
" devrions avoir de grandes inquiétudes.
" Mais Dieu est si bon ! il est si miséri-
" cordieux !

" Dieu est infini dans toutes ses per-
" fections, mais c'est surtout son infinie
" miséricorde qui nous console. Elle est
" si grande, cette divine miséricorde !

" Pour moi, il ne me reste plus qu'à in-
" voquer la miséricorde du Bon Dieu.
" C'est ma suprême espérance. Vous
" voyez que je n'ai plus pour longtemps
" à vivre. J'espère fermement que je
" vais voir bientôt mon Divin Créateur."

Quelques heures après, le samedi 6 juin, M. Perrault lui lut une épître de saint Paul, suivant l'habitude de Sa Grandeur. L'évêque, tout embaumé de ces pieuses pensées, se répandit en expressions d'affectueuse admiration pour les saintes Ecritures : " Comme vous êtes bon, mon cher
" Monsieur Perrault, lui dit-il, et quelle
" consolation vous me procurez ! Mon
" Dieu, que je vous remercie des bonnes
" attentions dont je suis entouré !

" Mes yeux sont devenus à peu près
" nuls, je ne puis plus lire les saintes Ecri-
" tures ; je ne puis plus me procurer par
" moi-même la nourriture spirituelle dont
" mon âme a besoin. Et c'est vous, mon
" cher ami, qui me procurez tout cela !

" Merci ! Oh ! le bon Dieu vous récompen-
" sera de tout le bien que vous me faites.

" Comme saint Paul est admirable, dans
" ces belles pages ! comme il est admirable
" dans tout ce qu'il a écrit ! comme l'on
" sent bien partout l'inspiration du Saint-
" Esprit !

" Ces épîtres, c'est une mine inépui-
" sable. On trouve là tout ce qui est né-
" cessaire pour répondre aux besoins de
" l'âme et pour nourrir le cœur. Comme
" il était bien vraiment inspiré de Dieu !

" Mon Dieu, que je vous remercie ! "

Il est mort, et nous avons peine à nous faire à la réalité de ce malheur. Jamais cette main qui avait béni des générations, ne se lèvera sur nous ; elles sont glacées, ces lèvres éloquentes qui pendant 60 ans, ont prêché l'Evangile ; fermés ces yeux si doux, si humbles et si perspicaces : inclinons-nous devant la majesté de ce front souverain, que nous avions tant de fois vénéré dans les cérémonies de l'Eglise.

Dormez votre sommeil, seigneur de Martianopolis ; vous avez pris la voie de toute chaire, et si vos jours ont été aussi longs que ceux de vos pères, nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'ils ont été plus pénibles.

Longue et laborieuse fut votre tâche, vous avez bien mérité le repos que vous

allez goûter sous les dalles de cette cathédrale érigée par vos soins. Longtemps les fils des générations futures viendront y épeler votre nom ; les citoyens ne le citeront qu'avec respect : c'était un homme, diront-ils, c'est-à-dire plus qu'un grand homme ; c'était mieux encore, c'était un prêtre admirable, et nous le croyons : un saint !

Puissiez-vous, vieillard vénéré, ne pas disparaître tout entier ; vous revivez en votre successeur, revivez en chacun de nous et donnez-nous pour l'Eglise, la Religion et Dieu le culte fidèle que vous leur aviez voué, et qui est l'expression de votre vie entière.

Je termine ici cette notice biographique ; il n'appartenait pas à un laïque d'entrer dans l'appréciation de l'administration de l'illustre archevêque, cela dépassait ma compétence et mes attributions.

J'ai écrit comme un fidèle qui aime ses prêtres et ne les juge pas ; bien des appréciations diverses ont été faites sur les actes et les écrits de l'archevêque de Martianopolis. Je n'ai pu et n'ai voulu connaître que le saint prélat qui, depuis trois quarts de siècle édifiait notre population ; mon regret est de ne pas avoir connu tous les traits de sa vie qui peuvent nous édifier et nous instruire.

Je me suis adressé, pour composer cet opuscule, aux congrégations qu'il avait protégées et aux hommes qui l'avaient connu : qu'ils me permettent de les remercier de leurs renseignements que je désirais obtenir dans le but qu'ils avaient en me les donnant : la gloire de la Religion et l'amour du clergé.

FIN.

Eusèbe Senécal & Fils, Imp., Montréal.

TABLE DES MATIÈRES.

